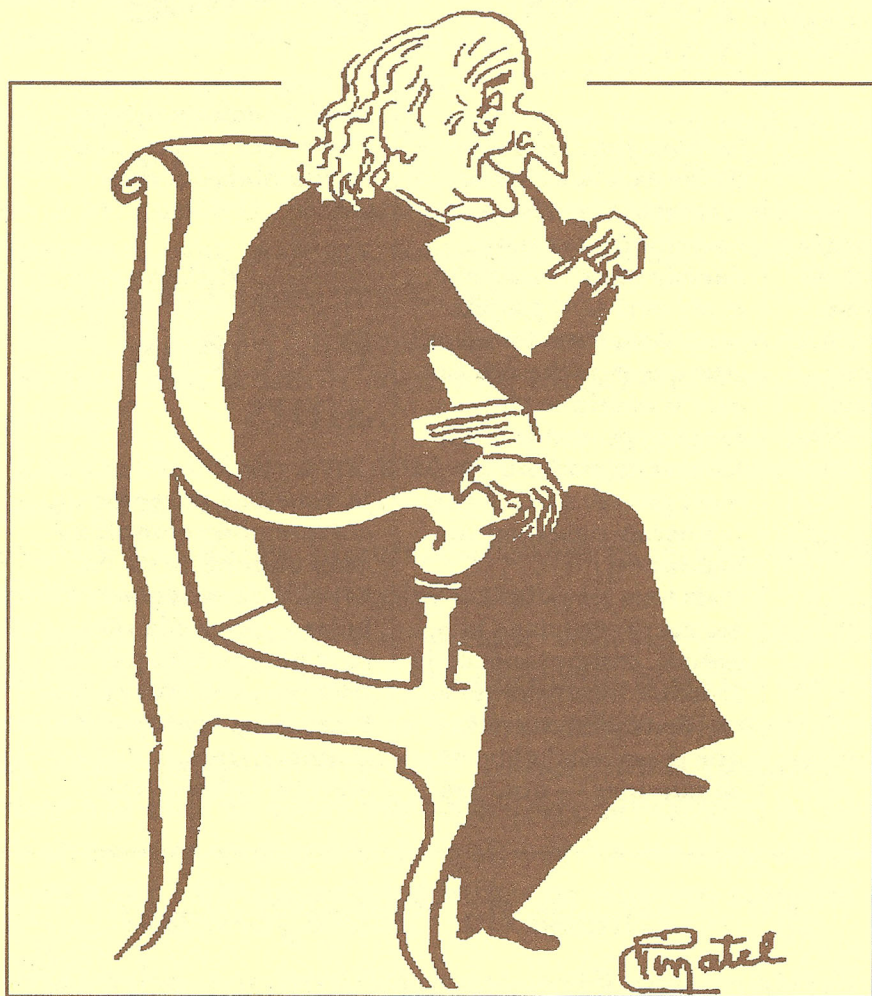


LE LIBRE JOURNAL

de la France Courtoise



N° 39

DÉCADAIRE
de civilisation française et de tradition catholique

— Monseigneur François-Ducaud Bourget par Pinatel —

- ❑ Pourquoi Villiers va payer son succès
- ❑ Les flics-voyous de Pasqua
- ❑ Scandale Gaillot, la suite
- ❑ Deux antimilitaristes aux commémorations
- ❑ Iran: la course aux armements
- ❑ Rwanda le mensonge, toujours
- ❑ Céline par Pierre Monnier
- ❑ Et ADG en généraliste boulanger

Lettres de chez nous

Fidèle

Fidèle à mes amis et plus particulièrement à Serge de Beketch, le fils de mon camarade mort à Dien Bien Phu où j'étais aussi, je renouvelle "doublement" mon abonnement !

P.G. (Laval)

Bouffée d'air

Surtout, continuez votre action, votre journal est une bouffée d'air frais, une source de réflexion, une invite à relire nos grands auteurs. Merci particulièrement à l'abbé pour son billet.

A. de C. (Lay)

Indispensable

Je renouvelle mon abonnement : Serge de

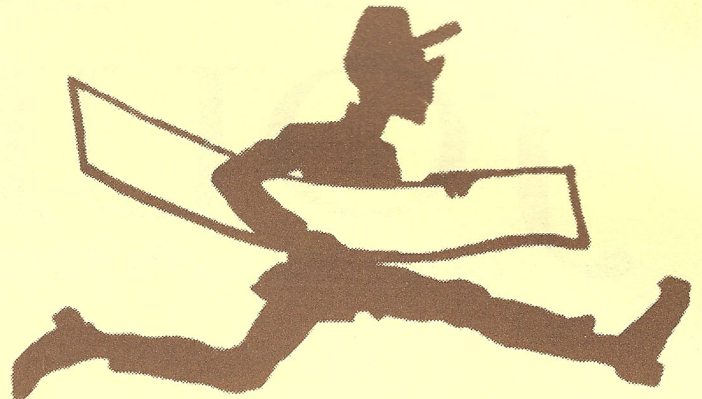
Beketch peut compter sur ma fidélité. Grâce à lui, je m'aère périodiquement. Il m'est indispensable, dans le *Libre Journal*, comme à *Radio Courtoise*.

R.M. (Saint Leu)

Tous les goûts...

Le *Libre Journal* ne cesse d'être excellent, même si J. Houbart veut trop embrasser et sombre parfois dans l'obscurité, et si l'ami ADG gaspille son talent dans un genre presque potache qui finira, s'il continue trop longtemps, par le transformer en potiche. Ce n'est pas cet ADG-là que j'aimerais poser sur ma cheminée.

Mais tous les goûts (de lecteurs) sont dans la nature, composants de la fameuse biodiversité. Et ces deux journalistes — que je prends la liberté de taquiner — ont, eux



aussi, le double mérite d'être "des nôtres" et de ne pas nous pomper l'air.

P.R. (Sommevoire)

Précieux amis

Je vous fais parvenir un chèque pour compléter mon abonnement, car j'ai peu de moyens, hélas - comme la plupart de mes compatriotes - avec tout ce que l'état nous "pompe" en impôts divers. Merci d'exister. Ne

changez rien, vous êtes tous talentueux et merveilleux.

Merci à J.-P. Cohen qui est bien courageux de faire partie de notre "famille" si honnie !

Mme M-F. P. (Levallois)

Généreux

Votre combat est le bon : j'en reprends pour un an. Utilisez "le reste" pour un ami qui ne peut s'offrir l'abonnement. Que Dieu vous garde !

Dr. A.L. (Beauvais)

Adresse du "Libre Journal"

Le courrier doit être exclusivement adressé à : **S D B**

139, boulevard de Magenta 75010 Paris Téléphone :

Abonnements et Rédaction : 42 80 09 33 Télécopie : 42 80 19 61

LE LIBRE JOURNAL
de la France Courtoise

139, boulevard de Magenta
75010 Paris
Tél. : (1) 42.80.09.33.
Fax : (1) 42.80.19.61.

- Directeur :
Serge de Beketch
- « Le libre Journal
de la France Courtoise » est édité
par la Sarl de presse SDB,
au capital de 2 000 francs
- Principaux associés :
Antony, Beketch, Varlet
- Commission paritaire :
74 371

- Dépôt légal à parution
- Imprimerie G.C.-Conseil
3, rue de l'Atlas, 75019 Paris
- Directeur de publication :
D. de Beketch
- Ange tutélaire :
Françoise Varlet
ISSN : 1244-2380
Ce numéro contient un encart de
2 pages entre les pages 12 et 13

Abonnement
1 an 600 Frs,
à **SDB**,
139 boulevard de
Magenta 75010 Paris
42.80.09.33

Editorial

Merci, Messieurs !

Merci, Monsieur Schwartzenberg ! Merci, Monsieur Tapie ! Merci pour votre duo de la haine ! Merci pour le moment de vérité offert sur TF1, au soir des résultats des élections européennes !

Merci, Professeur Schwartzenberg, d'avoir montré votre vrai visage.

Merci d'avoir arraché le masque menteur de « l'autorité morale », du « serviteur souffrant », de l'éternel persécuté, de l'ami des malades. Merci d'avoir dévoilé le mufle haineux du politicard giflé par l'électeur.

Merci pour ces trop rares secondes d'authenticité où l'on a vu l'homme-sandwich de la « société civile », le bon docteur Mortibus, marchand de mort douce, le donneur de leçons à jet continu, le boutiquier du cœur, se métamorphoser, d'un coup, en harpie écumante, toutes dents, toutes griffes dehors, les yeux flamboyant comme glaives de séraphins, l'injure aux lèvres.

Merci pour ce « salaud ! » craché au visage de votre ancien pote de 92, de votre ancien complice de la « Liste d'union contre le racisme et l'exclusion », de votre ancien bailleur de fonds.

Merci pour ce cri qui, en un éclair, a montré aux Français qui vous êtes vraiment.

Merci aussi, Monsieur Tapie !

Merci d'avoir, par votre arrogance puante, déchaîné la fureur de Schwartzenberg et renversé les barrières du faux débat consensuel.

Merci d'avoir, vous aussi, laissé tomber le masque souriant du play-boy de gauche, de l'homme d'affaires doré sur tranche, de l'homme d'avenir de publicité pour dentifrice, de l'inentamable « gagneur », pour exhiber, un trop bref instant, le groin méchant du « capo mafioso », pour afficher votre cynisme de marchand d'âmes, pour cracher à la face de votre vis-à-vis votre arrogance de parvenu.

Merci pour ce « J't'ai payé ta campagne ! » qui, sur les mœurs et les usages de la tribu politicienne, en a dit infiniment plus long que tout un rapport d'instruction de petit juge.

Merci à vous deux !

Merci pour ce dévoilement brutal, devant des millions d'électeurs-télespectateurs, des dessous sales de la démocrassie et des coulisses pestilentielles du grand guignol parlementaire.

Merci d'avoir confirmé aux imbéciles qui venaient de voter pour vous qu'ils sont vraiment des imbéciles.

Merci d'avoir montré aux Français ce que valent vraiment les champignons vénéneux qui poussent sur le fumier du suffrage universel.

S de B



BLOY RETROUVE



Rarement l'adresse aux juges fulminée par Jean-Marie

Paupert dans le dernier numéro de "La Nef" a été mieux fondée : "Vous êtes la lâcheté basse, l'hypocrite hauteur du dernier qui parle qui a raison ... la justice de toujours, c'est-à-dire du jour ... vous avez raison. Vous aurez toujours raison. Vous êtes la loi, la légalité du plus fort : c'est-à-dire du dernier dans le poste et dans la fonction".

Un pamphlet qui évoque le meilleur de Léon Bloy. A lire absolument ("La Nef" n° 40, 50 F franco, BP 70, 78690 Les-Essarts-le-Roi).

BIENVENUE



Levons notre aube-bron à la naissance d'un nouveau

confrère "Le Journal de vieille France", trimestriel de défense et d'illustration du patrimoine abîmé par Michel Barbier qui publie en feuilleton un délicieux et érudit dictionnaire de la vieille France (abonnement à JVF, BP 15, 95221 Herblay Cedex, 125 F pour 6 numéros).

MA CHÈRE !



Contre la vitrine de son «antiquaire anglais» de la rive

gauche, Christine Clerc, chroniqueuse politique du «Figaro magazine» a vu deux clochards couchés avec leur bouteille de rouge.

«Impossible de passer sur le trottoir sans les enjamber». Du coup, Christine a eu la révélation que «le chômage et l'exclusion devraient être au centre du débat politique».

C'est vrai qu'ô, non ?

UNE BANDE



Pasqua ayant été agressé par des Zoulous à la

Défense lors d'une manifestation contre le SIDA à laquelle il participait, Info-

Quelques nouve

Villiers, le pain blanc et le bol de crapauds

Philippe de Villiers devrait se dépêcher de savourer le score de sa liste "L'Autre Europe". On peut, en effet, sans grand risque d'erreur, pronostiquer qu'il n'aura plus beaucoup d'occasions de se réjouir avant longtemps. Il a, comme on dit en Vendée aussi, "mangé son pain blanc".

Les 12,35 % de suffrages que le député-chouan a réunis sur son nom démontrent, en effet, non seulement que son entrée en lice n'a pas, contrairement à tous les pronostics, entamé significativement l'électorat lepéniste (malgré cette manœuvre et le terrorisme médiatique, le Front national n'a pas perdu plus de quatre-vingt mille voix par rapport à 89), mais encore que les valeurs sauvegardées par Jean-Marie Le Pen au long d'un quart de siècle de combat ont vu doubler le nombre de leurs partisans avoués.

La liste "L'Autre Europe" a donc servi en quelque sorte de "sas de décontamination" en permettant à des centaines de milliers d'électeurs impressionnés par les clameurs diabolisant Le Pen et jusqu'ici résignés au panurgisme majoritaire d'exprimer enfin leur adhésion aux valeurs nationales sans pour autant basculer dans une opposition dure.

L'analyse sectorielle du scrutin est à cet égard

significative. Villiers fait ses meilleurs scores dans des régions à très forte tradition conformiste où le Front national n'a jamais pu s'imposer, tandis que le FN confirme et améliore ses résultats dans ses "terres de mission".

En somme, l'opération médiatico-politicienne dont certains espéraient qu'elle allait atomiser la France française met, au contraire, en évidence sa vitalité et sa résistance au matraquage idéologique et au terrorisme médiatique.

C'est une démonstration que la police de la pensée n'est pas près de digérer et l'on gage que les attaques vont se multiplier contre Philippe de Villiers lui-même, sa politique, son passé, sa famille, son entourage.

Il faudra que le député du bocage se fasse au régime adopté par Le Pen depuis vingt-cinq ans : "un bol de crapauds tous les matins".

La campagne a d'ailleurs déjà été lancée par "Globe", qui décrète Villiers "pétainiste, tenant de l'ordre moral et de la restauration nationale", donc "plus dangereux que Le Pen".

Cette campagne ne fera que croître et prospérer, n'en doutons pas.

D'autant qu'elle bénéficiera de l'appui discret mais efficace du ministre de l'Intérieur.

Pasqua, en effet, applique dans cette affaire une stratégie aussi rusée que cynique.

A l'origine, il a favorisé l'ambition de Philippe de Villiers. Il pensait qu'elle allait lui permettre de complaire sans frais ni efforts à ses maîtres en affaiblissant Le Pen et en divisant le camp nationaliste.

Puis, quand les rapports RG ont commencé, à la fin de la campagne des Européennes à indiquer que, loin d'avoir l'effet anti-Le Pen escompté, Villiers prenait les trois quarts de ses voix dans la majorité, Pasqua a modifié sa stratégie.

Le succès de Villiers est un effet de conjonction entre un certain électorat RPR antieuropéen, un certain électorat UDF conservateur bourgeois et un certain électorat nationaliste "convenable".

Candidat à la présidentielle, Philippe de Villiers ne bénéficierait sans doute pas du même effet.

Les paléogaullistes retourneraient à Chirac, les libéraux au candidat de leur camp et l'électorat villieriste se limiterait à une bourgeoisie bien élevée et traditionaliste recrutée dans l'ouest parisien et les provinces prospères.

Pasqua est convaincu que lui, contrairement à Villiers, a les moyens de maintenir la cohésion de cette coalition hétéroclite.



lles du marigot

Non pas, peut-être, pour accéder à l'élection présidentielle (encore que son ambition secrète aille évidemment jusque-là) mais pour renforcer son image de "faiseur de roi".

Pendant l'année à venir, le jeu de Pasqua va donc consister à maintenir la pression en laissant croire qu'il pourrait être candidat, en ne se prononçant pas clairement sur son choix d'un candidat unique, en agitant le microcosme avec le fantasme de moins en moins vraisemblable de "primaires" à droite.

Le moment venu, fort de l'appoint de voix qu'il aura réuni autour de lui en jouant les coucous dans le nid de Villiers, il pourra décider du nom du futur président et négocié, en échange, la promesse de Maignon.

Mais, pour cela, il doit jouer très finement. Se donner une image de libéral-pas-laxiste et se débarrasser, au dernier moment, de l'encombrant Philippe de Villiers.

La première partie du programme est entamée.

Par les RG, Pasqua sait que l'effet "Mouloud", du nom de ce voyou beur expulsé en Algérie après les manifestations anti-CIP, puis ramené en France pour être aussitôt arrêté pour vol à main armée, a été désastreux dans l'électorat de droite que l'incurie du ministre de l'Intérieur a choqué.

C'est même pour cela que Pasqua est allé affronter, en pleine connaissance de cause, les gangs zoulous de la manifestation anti-Sida de la Défense. Comme ses services l'en avaient averti, il a été reçu par des quolibets et des

lancers de boîtes de bière, mais ce mauvais moment a restauré son image d'adversaire de l'immigration.

On peut prévoir que, selon le jeu de balance éprouvé depuis longtemps, il va reprendre rapidement ses attaques contre le Front pour montrer que son hostilité à l'immigration est de pur civisme républicain et qu'elle ne saurait en aucun cas être assimilée à une quelconque pulsion raciste.

Plus tard, les coteries gaubertiennes utiliseront les mêmes armes pour liquider Villiers que le réseau médiatique habituel (Levaï-Alexandre-Sinclair-July-Benamou-Kahn-Biffaud et compagnie) traite déjà de "nationaliste intégriste".

**C'est
par ses amitiés
maçonniques
que le juge
Jean-Pierre
a obtenu
le dossier
compromettant**

C'est un danger que Villiers et ses conseillers en communication mesurent parfaitement et contre lequel ils avaient cru trouver la réplique.

L'arme principale en était un hebdomadaire de "luxe populaire" financé par Goldsmith et qui serait devenu un redoutable concurrent pour le "Figaro Magazine".

Le projet, confié à un ancien directeur de rédaction de "Valeurs actuelles" devenu patron d'une petite agence de publicité spécialisée dans la "gestion" des budgets de communication des Conseils régionaux

(qui a assuré la réalisation du journal électoral en couleurs distribué à vingt-cinq millions d'exemplaires pendant la campagne européenne) est allé assez loin. Une équipe a même été constituée pour inventer un magazine "Façon Fig-Mag" traitant l'actualité politique et mondaine, la télévision et qui serait vendu le dimanche. Un gros imprimeur parisien a été contacté.

Or, curieusement, le projet paraît en panne.

Dans l'entourage de Villiers, on donne l'explication suivante : le juge Jean-Pierre a reçu un dossier sur le conseiller en communication chargé par Villiers du projet d'hebdo.

Ce dossier, relatif au passé politique et aux mœurs commerciales et financières de l'intéressé, a choqué le juge anticorruption au point qu'il aurait exigé de Goldsmith la mise à l'écart immédiate du personnage, allant, pour obtenir satisfaction, jusqu'à menacer de ne pas s'associer à la liste européenne.

Villiers s'est incliné, l'encombrant homme de presse et son associé, ancien secrétaire général du Front national aux temps héroïques, ont été priés de se faire discrets.

Un détail éclaire toutefois cette curieuse affaire d'un jour révélateur : c'est par ses amitiés maçonniques que le juge Jean-Pierre a obtenu le dossier compromettant.


Et, lorsque l'on sait que la totalité de la hiérarchie des Renseignements généraux appartient aux loges, on n'a guère de mal à imaginer l'origine de cette opération de déstabilisation.

La première... ■

matin interroge un certain Gérard Mauger, directeur de recherche au Centre de sociologie urbaine du CNRS.

"La police est une bande comme les autres", commente ce fonctionnaire chercheur.


AU TRAVAIL

 **Reaction de Longuet à l'accès de mauvaise**

humeur des vingt-sept "dissidents" de l'UDF : "Je n'ai qu'un seul objectif : préparer les présidentielles."

Balladur devrait peut-être trouver quelqu'un de moins occupé pour l'Industrie, les Postes et Télécommunications et le Commerce extérieur.

CHEVRES

 **Séguin indispose les députés.**

L'autre jour, on a frôlé l'incident grave.

Motif : le système de vote électronique était en panne et le président de l'Assemblée a obstinément refusé d'adopter le vote à main levée. Résultat : il a fallu déprogrammer le vote de la loi sur les crédits militaires.


Commentaire du député PR de la Gironde : "Séguin nous prend pour ses chèvres."

DISPARU

 **On parle de plus en plus d'un remaniement**

ministériel. Parmi les "sortants" probables : l'ectoplasmique Edmond Alphandéry, dont certains assurent qu'il est ministre de l'Economie du gouvernement Balladur.

PANIQUE

 **L'annonce de la sortie prochaine du livre**

"Mitterrand et les quarante voleurs", inspiré des confidences livrées à Jean Montaldo par François de



Autres Nouvelles

Grossouvre, récemment suicidé, inquiète très sérieusement la Cour élyséenne. Les contre-feux se multiplient, y compris les plus ignobles puisqu'un magistrat a été chargé d'instruire une bizarre affaire de corruption contre le défunt par la Compagnie fermière des Eaux de Vichy. Et ce alors qu'évidemment la disparition du "suspect" éteint l'action de la justice. Mais pas celle des médias...

DENONCIATION

Or, il est urgent de salir Grossouvre pour enlever le plus de crédit possible aux révélations de Montaldo. Lequel fait d'ailleurs l'objet d'une enquête journalistique très poussée dont les résultats pourraient bien être publiés prochainement par "Globe-Hebdo". Objectif : dénoncer le passé "d'extrême droite" de ce Pied-noir favorable à l'Algérie française et qui fit ses débuts à "Minute".

UNION

Simone Veil lâche dans "L'Express" quelques nauséabondes incongruités sous le nez de Philippe de Villiers traité de "maurassien" et de "néopétainiste". Ce qui, dans le vocabulaire de la dame, doit être considéré comme insultant.

Reste à savoir qui, de la Tricoteuse ou du Chouan, quittera l'UDF auquel les deux appartiennent pour l'instant.

RECONVERSION

Michel Noir semble résigné à abandonner la carrière politique. Il sait d'ores et déjà qu'il va perdre Lyon où plus personne ne veut de lui et a livré un roman à son éditeur.

CROCODILE

Trois questions à propos des larmes versées par Giscard

Pasqua : la police prostituée

Une fois de plus, Pasqua a mis à contribution sa pègre policière dans une provocation qui a eu lieu le jeudi 9 juin dernier, soir de l'ultime meeting de la campagne des Européennes tenu par Jean-Marie Le Pen à l'Espace Carpentier dans le XIII^e arrondissement de Paris.

Vers 19H00, raconte Alain Sanders dans "Présent", un gang de voyous du SCALP, groupuscule de provocateurs antinationaux, est repéré à proximité du lieu de réunion en conversation avec René de Monzat, polygraphe compulsif obsédé de l'extrême droite qu'il dénonce dans ses livres de "révélations" à base de fiches R.G.

Une heure plus tard, cinq de ces voyous, les plus violents, les plus haineux, les plus déterminés sont

neutralisés par le service d'ordre de la manifestation alors que, pavés en main, ils s'apprêtent à donner l'assaut.

Tous sont des policiers qui affirment être en service commandé.

Commandé par qui ? Par Charles Pasqua, ministre de l'Intérieur chargé de la police. Pour quel "service" ? L'attaque terroriste d'une réunion politique dûment autorisée.

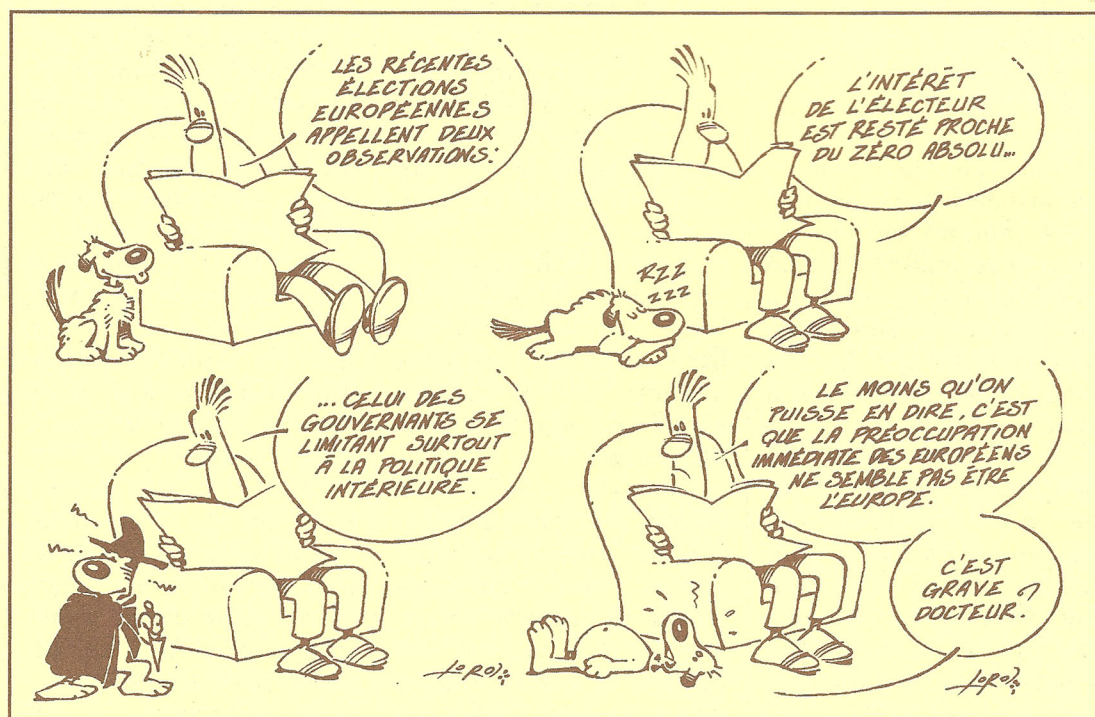
Ce n'est pas la première fois que l'ancien caïd de la basse politique marseillaise devenu "premier flic de France" prostitue sa police dans ce genre d'opération.

Argousins-gangsters du SAC, recors-barbouzes, "services d'ordre" à base de sbires en disponibilité, fonctionnaires dévoyés, Pasqua connaît et manipule depuis longtemps ce petit monde interlope. Et il s'en vante,

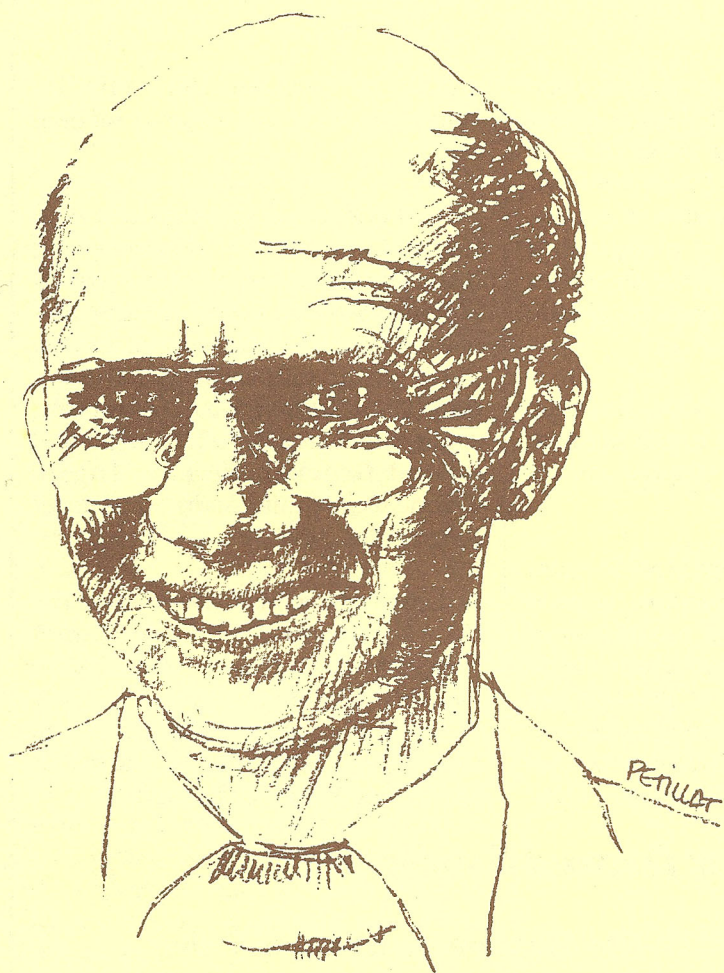
puisque, Thierry Desjardins le raconte dans son hagiographie, en 48 ce fils de flic du "Front-popu" est avec le S.O qui, à Grenoble, assassine un manifestant antigaulliste ; en 58, il est avec les "policiers gaullistes" qui, dans l'attente d'un coup d'état, complotent l'enlèvement du préfet Haas-Picard ; en 68, à Levallois, ses gardes du corps abattent deux colleurs d'affiches du candidat adverse Parfait Jans ; et, en 86, ses brigades spéciales tuent le manifestant Malik Oussekin.

Enfin, trop récemment pour que son biographe puisse célébrer cet exploit, les policiers de Pasqua ont traqué à mort le jeune militant nationaliste Sébastien Deyzieu.

On en conviendra, cela fait beaucoup pour un homme qui ose brigner la magistrature suprême. ■



La gauche d'Eglise soutient Gaillot comme la corde le pendu



Le piège tendu aux « autorités morales » par la mafia du porno-business avec le « réseau Voltaire » dans lequel Gaillot-évêque s'est empêtré est en train de provoquer une véritable fêlure au sein de l'appareil de l'Eglise conciliaire en

France. D'une part, le « président de la conférence des évêques », littéralement épouvanté par les conséquences possibles d'une médiatisation des liens entre Gaillot et l'industrie du sexe, a fermement crossé l'intéressé.

Mgr Duval a, en effet, accusé Gaillot d'être « pour beaucoup de catholiques un objet de scandale », l'a menacé de le « démissionner » et lui a collé, à titre de précaution, un coadjuteur qui a toutes les allures d'un tuteur. Mais, d'autre part, l'aile marchante du progressisme, représentée par « Témoignage chrétien », mobilise « chrétiens et non-croyants » pour prendre la défense de l'évêque d'Evreux. Le gag étant que cette mobilisation prend la forme d'une carte postale-pétition illustrée. Or, le moins que l'on puisse dire, c'est que l'illustration, en l'occurrence une caricature signée Pétillat qui afflige Gaillot d'un regard strabique et égrillard et d'un mauvais sourire dentu, ne donne pas une vision très angélique du prélat...

Gardez-moi de mes amis... ■

à l'évocation des heures les plus sombres :

- A-t-il pleuré aussi le jour où papa a reçu la Francisque ?
- A-t-il pleuré le jour où il a décidé de supprimer les célébrations du 8 mai, date de la fin de la guerre ?
- Et surtout, aurait-il pleuré avant d'appuyer sur le bouton rouge si la dramatique nécessité s'en était fait sentir à l'époque où il détenait le feu nucléaire ?

Il y a des jours où l'on se demande vraiment si ces politiciens nous prennent pour des imbéciles ou s'ils en sont.

COPAIN



Tous les hommages rendus au chanteur

Mouloudji font mention de son amitié avec Sartre ou Prévert et de son « engagement à gauche ». C'est évidemment une imposture. Ce fils d'une Bretonne et d'un Kabyle était à mille lieux de tout engagement politique. La preuve : lui qui se disait « catholique par ma mère, musulman par mon père et juif par mon fils » était devenu, depuis quelques années, un des « copains » de Jean-Marie Le Pen, qu'il rencontrait souvent en privé.

ANTIFRANCAIS



La politique africaine conduite par Mitterrand depuis

treize ans porte ses fruits : déjà accusée de porter la responsabilité du génocide rwandais, la France est en outre soupçonnée d'avoir truqué l'élection du nouveau Premier ministre au Zaïre. Des consignes de boycott des entreprises et produits français ont été lancées et nos ressortissants là-bas pourraient bien payer très cher cette campagne qui risque d'avoir des conséquences sanglantes.

L'école Notre-Dame du Rosaire

dirigée par les *Sœurs Dominicaines enseignantes de la fraternité de Fanjeaux*, fait appel à votre générosité afin d'être aidée pour effectuer des travaux imposés par les commissions de sécurité. Le montant de ces travaux s'élève à 500 000 francs et l'exécution doit être réalisée avant la rentrée 94. Dans le combat mené, il est important pour nos enfants que ces écoles *non subventionnées* soient aidées par nos dons.

ENVOYEZ VOS DONs À ET À L'ORDRE DE :

ECOLE NOTRE-DAME DU ROSAIRE
5 CLOS DES CORDELIERS
SAINT-MACAIRe 33 490 GIRONDE

«Le Paysan de l'Arche»

a ouvert
son premier
magasin
le vendredi 3 juin
au 8 rue Marbeau
75016 Paris

Autre Nouvelle

Le dimanche 27 février 1977, Mgr Marty étant archevêque de Paris, les catholiques de la Tradition prirent possession de l'Eglise Saint-Nicolas-du-Chardonnet qui venait de perdre son statut de paroisse et que son liquidateur, le très progressiste Bellego, s'appêtait, faute d'ouailles, à fermer cinq jours sur sept.

Commandant en chef de ce débarquement libérateur, un petit homme aux allures de Curé d'Ars voltairien allait en tête de cette armée pacifique dont le seul canon était celui de la vraie messe : François Ducaud-Bourget, chapelain de l'Ordre de Malte par la grâce de Dieu et inébranlable défenseur de la Tradition.

Ayant enlevé l'église en déshéren-

ce et mis en déroute la mauvaise troupe qui l'occupait, Monseigneur Ducaud Bourget en resta le curé jusqu'à sa mort, le 12 juin 1984, et, malgré menaces, violences et procès, il en fit la florissante et presque trop petite paroisse des milliers de fidèles de Monseigneur Lefebvre en grande région parisienne.

Dimanche 12 juin 1994, plusieurs milliers de fidèles ont rendu hommage à cette haute figure de la Tradition.

Au cours du repas, qui a réuni près de cinq cents personnes après la Grand'Messe célébrée par Monsieur l'abbé Aulagnier, supérieur de la Fraternité en France et prêchée par Monsieur l'abbé Laguérie, successeur désigné par Mgr Ducaud-Bourget lui-même, les amis, admirateurs et dis-

ciples de l'ancien chapelain de l'Ordre de Malte ont salué sa mémoire.

Ce bouquet de souvenirs aux couleurs d'amitié, de tendresse et d'humour fut dressé par Monseigneur le prince Sixte de Bourbon-Parme, les abbés Aulagnier, Laguérie, Laurens, Bayot et de Tanouarn, Yves Amiot, Yan Clerc, Philippe Colombani, André Figuéras, Michel Fromentoux, Roland Gaucher, Bernard Lugan, Claude Roussault, Alain Sanders et Pierre Sidos.

Sans oublier Marc Dem, directeur de « *Iota Unum* », qui fit en outre à Monseigneur, par la voix de l'abbé Laurens, l'hommage d'une ballade écrite tout exprès et dont nous ne résistons pas au plaisir de faire partager les finesses à nos lecteurs.

Ballade à monseigneur Ducaud-Bourget

Entendez-vous pas, ma commère,
Rue Saint-Victor un grand fracas
Mêlé à de douces prières ?
Vierge du Ciel, pitié de moi !
Cesse donc de trembler, ma chère,
Les anges chantent alléluia.
Ce vacarme qui frappe l'air,
Ce sont les canons de François
Qui roulent vers Saint-Nicolas.

Tudieu, demande Bellego,
Sont-ce les biffins de Gonesse ?
Le Cardinal dit en gascon :
Ducaud, combien de divisions ?
Mais les chrétiens en mal de messe
Répondent à tire-larigot,
En leur brûlant la politesse :
Ce sont les canons de François
Qui roulent vers Saint-Nicolas.
Ils sont venus, de guerre lasse,

De Wagram et autres endroits,
Pour remettre en grand tralala
Avec Coache et Serralda
Le latin à sa juste place
Et le Bon Dieu au bon endroit.
Voici la soupe à la grimace.
Ce sont les canons de François
Qui roulent vers Saint-Nicolas.

ENVOI

*Prince Ducaud-Bourget François,
Comme tu disais quelquefois,
Un beau jour, Dieu se fâchera.
Alors, soyez-en sûrs, mes frères,
Dans tout le ciel on entendra
Les canons de Saint-Nicolas.*



Et c'est ainsi...

par ADG

Cet article parlera de pain et de mobylettes qui, contrairement à ce qu'on pourrait croire, ne sont pas les femelles des gendarmes mobiles ainsi appelés pour les distinguer des gendarmes couchés, lesquels sont par définition immobiles. D'ores et déjà, on peut considérer que ma modeste contribution à la gloire de cette Arme trop méconnue pourrait, sinon me faire attribuer le prix Moncey qui récompense une œuvre consacrée à la gendarmerie, du moins me faire sauter quelques excès de vitesse que je commis autrefois sur l'autoroute A 10 mais dans la plus parfaite sobriété.

Qu'est-ce qui relie le pain et les mobylettes ? Si l'on excepte quelques mitrons matinaux qui enfourchent cet engin pour se rendre au fournil, rien en apparence. La mobylette n'a rien de croustillant, le pain ne fonctionne pas au mélange et si celui-ci remonte à la plus haute antiquité ou du moins à l'invention de la sueur de son front, celle-là est de création plus récente, même si Chaumeil en chevauche une depuis des lustres.

Alors ? Alors ! s'impatientent les fidèles lecteurs qui me reprochent parfois de tirer à la ligne alors que c'est plus difficile que de me tirer du lit. Alors, le professeur ADG est arrivé, mué cette fois-ci en criminologiste et ayant abandonné pour un temps dans la brousse papouise sa casquette ethnologique.

Au siècle dernier, et nul n'en ignore depuis les avatars complaisamment rapportés par M. Hugo Victor, écrivain franc-comtois, du sinistre Jean Valjean, la majorité des délits s'effectuait aux dépens des boulangers. Connaissant moi-même quelques descendants de bagnards à la Nouvelle Calédonie (dont un député de la majorité), j'ai toujours été frappé d'apprendre que leurs dignes ancêtres s'étaient retrouvés

PAIN TOTAL



— Ris et jeux
de gendarmes
— Relative
antiquité
de la mobylette
— Pain bagnard
— Longueur
consécutive
de cet article.



d'être allés faire un casse dans une manufacture de paletots. On n'imaginait pas ce qu'était, à l'époque, le calvaire des boulangers qui tentèrent par la suite de se venger en se dotant d'un général fasciste, mais Onc' Aramis et Onc' Lugan vous parleront un jour de cela mieux que moi. Harcelés par des hordes de voleurs de pain - parfois assistés d'une porteuse -, les malheureux artisans ne savaient plus où donner de la pâte tant les déshonnêtes s'activaient par tout le pays. Comme en manque (de là date l'expression « les dégâts de la farine ») il fallait à ces malheureux toujours plus de croûte, plus de mie afin d'assouvir leur faim panière ou, en tout cas, de favoriser leur pauvre transit intestinal. Souvent pris sur le fait par des gendarmes à bicornes (vous voyez comme toute cette démonstration est cohérente), ils troquaient la boule de pain contre le boulet au pied et se retrouvaient aux antipodes comme qui rigole à casser des cailloux et à ne se nourrir que de chauve-souris fructivores.

Pauvre, pauvre et stupide XIXe siècle !

Et pourtant, alors que nous traversons actuellement une crise économique qui a créé des nouveaux pauvres par millions et des nouveaux riches par circonscriptions, nul aujourd'hui ne vole plus de pain. En revanche, ainsi qu'on a pu le voir récemment dans la banlieue lyonnaise, le petit beur vole des mobylettes qui, même au sortir d'un sévère ramadan, ne peuvent en aucun cas apaiser la fringale de ses jeunes frères et l'épisode de la boulangère de Stains n'est pas significatif en ce qu'il s'agissait de croissants emblématiques aux Beurs.

*Et c'est ainsi que cet article
est terminé parce que trop
long.*

1 702ème jour A.C. Mon incursion dans le futur et un blockhaus de Normandie ne m'a rien valu. J'en suis revenu fort déprimé. Du coup, ma cave m'a paru toute pimpante et ma concierge très confortable. J'ai l'esprit tout chamboulé. J'avais quitté une rue des Rosiers calme où les groupes de rabbis séfarades et ashkénases devisaient à voix basse et recueillies des mérites comparés de la carpe farcie « de chez Jo Goldenberg » et du cours de la Diamond Shamrock à Wall Street. Flan ! Voilà que je la retrouve sur le Sentier de la guerre. Au cri de « Torah, Torah ! » on s'insulte d'un trottoir à l'autre, les kipas volent bas, on se flanque des volées à voir trente-six étoiles de David. Bref, la communauté juive, divisée, s'étripe (casher, les tripes ?), s'insulte, se déchire, se balance les carpes farcies « de chez Jo Goldenberg » au travers de la gueule (barbue, la gueule). C'est que l'affaire est grave. Le peuple élu élit le 19 juin le grand rabbin de France. Le sortant, Joseph Sitruk (qu'il ne faut pas confondre avec Sirat, son prédécesseur, lui-même n'ayant rien à voir avec Sitex, Simon Textiles, qui a délocalisé son atelier de confection à Sfax) se verrait bien repartir pour un tour. Dame, c'est que, contrairement à ce que dit mon ami Gaubert (« Rabbín ? C'est pas un métier pour un juif ! »), le rabbinat, lorsqu'il est grand, ça paye : 751 000 balles en salaire net annuel, appartement de fonction, téléphone, électricité et gaz (c'est bien le moins) payés, bagnole de fonction (pas obligatoirement une Alpine coupée), etc. Seulement voilà, y a des médissants (ashkénases, les médissants) qui vont partout disant que Sitruk, il n'en vaut pas cinq, ni même quatre ; qu'il est autoritaire, trop intégriste, trop attaché à l'argent, trop dispendieux, trop séfarade, quoi. Et d'ailleurs où c'est-y qu'y sont passés les sous du consistoire central ? Et de lui coller dans les pattes un adversaire (ashkénase, l'adversaire) pour devenir grand rabbin à la place du grand rabbin. D'où la colère des potes séfarades de Sitruk. Des teigneux, les potes. Du concentré de judaïcité. On les reconnaît aux barbes qu'ils ont plus longues que celles des ashkénases. Ce sont les troupes de choc des loubavitchs. On les appelle « la bande de Jéricho ». Eux, ce qu'ils aimeraient, c'est que la France soit déclarée territoire occupé. Vu, le problème ? Mais, j'ai dépassé le temps qui m'était imparti et j'entends Beketch crier « Coupez » !

J-P Cohen

Stratégies

par Henri de Fersan

Iran : une course aux armements inquiétante

Quelles que fussent leurs oppositions idéologiques, il y a eu au moins un point commun entre l'Iran pahlaviste et celui des ayatollahs : la volonté de faire de l'Iran la première puissance militaire du Moyen-Orient et de retrouver un peu de la splendeur disparue de l'empire perse.

Sous le Shah, le budget militaire de l'Iran oscillait aux alentours de 7,6 % du PIB ; il est aujourd'hui à 7,1 % mais le PIB de l'Iran a été multiplié par 12 en 20 ans. Avec 528 000 hommes, auxquels il faut ajouter 350 000 réservistes et 1 000 000 de Basij, l'Iran est la dixième puissance militaire mondiale mais la première du Moyen-Orient. Les récents achats d'armes de l'Iran révèlent la volonté de Téhéran de se doter d'un armement sophistiqué et pouvant être utilisé de manière anonyme et en droite ligne de la politique jusque-là suivie par le régime khomeinyste : éclectisme total en matière de fournisseurs.

Grâce à l'aide chinoise et coréenne (« *Libre Journal* » n° 32), l'Iran a entièrement rééquipé ses quatre divisions blindées avec des chars T-59 et T-62 et son aviation avec douze J-6. Plus inquiétant, elle s'est équipée auprès de ces fournisseurs de missiles sol-sol *Scud*, *Frog* et *CSS-N-2* ainsi que d'une aide pour la construction de missiles sol-sol *Oghab* et *Iran-130*, version iranienne du Nodong coréen. Le nombre de missiles de l'Iran en 1990 était celui de l'Irak (60 unités).

**Au
XXI^e siècle,
il va falloir
compter
avec
un Iran
fort présent
sur la scène
internationale**

De la guerre du Golfe, l'Iran a conservé 112 avions irakiens modernes (*Mirages F-1*, *Migs 23* et *25*, *Sukhoï 22*, *24* et *25*) et de son ancienne alliance américaine, l'Iran a conservé 60 *F-4*, 60 *F-5* et 60 *F-14*, le fameux *Tomcat* de l'aéronavale.

Mais c'est vers l'ex-Union soviétique que l'Iran se tourne pour équiper son armée : en août 1992, elle négociait l'achat de 110 avions de combat. Elle a déjà reçu 30 *Mig-29*, 18 *Mig-31* et 10 *Sukhoï-24*, avions

parmi les plus modernes et efficaces de la Russie. Pour la marine, l'Iran a additionné à ses vieux navires occidentaux trois sous-marins soviétiques *Kilo* et a passé commande pour d'autres sous-marins suédois.

Or, les sous-marins sont inutilisables dans le Golfe. L'Iran ne peut les utiliser qu'en mer d'Oman.

Il semblerait que cette acquisition soit faite pour pouvoir, le cas échéant, effectuer des actions terroristes contre des navires de commerce, d'autant plus anonymes que le sous-marin est rarement détectable par un bâtiment civil.

Dans la même optique, l'Iran a acheté à l'Ukraine des missiles de croisière *SS-N-21 Sampson*, d'une portée de 3 000 km, mettant à portée Rome, Moscou et l'Inde.

Et l'Iran n'a toujours pas renoncé à son programme nucléaire...

Au XXI^e siècle, il va falloir compter avec un Iran fort présent sur la scène internationale et que l'on voit en Afghanistan, au Tadjikistan, en Bosnie, au Soudan et offrir un appui discret à l'Arménie.

L'Iran est redevenu le poids lourd du Golfe. ■



L'Histoire à l'endroit

par Bernard Lugan

La colonisation belge aurait-elle créé Tutsi et Hutu au Rwanda et au Burundi ? A lire la presse, on en serait presque persuadé. Les tiers-mondistes qui la colonisent font passer le message suivant : Tutsi et Hutu étaient des définitions économiques, donc mobiles, et les Belges en firent des castes figées. Conclusion : si Hutu et Tutsi se massacrent, la colonisation en est responsable. La réalité est évidemment autre.

Lorsque, entre 1896 et 1900, les premiers Blancs arrivent dans ces pays, la société est dirigée par un groupe pastoral minoritaire composé des Tutsi dominant un groupe agricole très largement majoritaire, exclusivement composé des Hutu.

Entre ces deux groupes, les différences étaient très souvent physiques, toujours économiques et éthiques. Elles se retrouvaient dans le mode de vie et dans les habitudes alimentaires et elles étaient assez nettes pour que, durant 60 ou 70 ans, les missionnaires, administrateurs, chercheurs... aient pu distinguer des hommes de la houe et des hommes de la vache. L'appartenance à ces groupes était héréditaire et irréversible. Elle était déterminée comme le sexe d'un enfant, car elle était ethnico-raciale avant d'être sociale.

Il existait même un modèle physique auquel il était de bon ton de pouvoir ressembler, à tel point que la fraction dirigeante de l'aristocratie dominante avait recours à une véritable sélection raciale pour y parvenir. Pour que les enfants puissent approcher des canons esthétiques tutsi, les grand-mères et les mères agissaient sur leur physique : élongation de la colonne vertébrale, application de cordelettes et de compresseurs d'herbes chaudes destinées à produire un crâne à la « belle »

LES BELGES ONT-ILS CRÉÉ LES TUTSI ?

dolicocephalie et au front bombé. Peut-on sérieusement prétendre que cette recherche d'un morphotype idéal serait une conséquence artificielle résultant de la présence coloniale, et non un idéal traditionnel ? Evidemment non.

La littérature coloniale, les archives missionnaires allemandes et belges contiennent des centaines de rapports indiquant l'étonnement des premiers Européens devant les différences raciales et culturelles, ces véritables barrières séparant Tutsi et Hutu.

Tous insistent sur la taille élevée des Tutsi — l'exemple du roi du Rwanda et de son oncle dépassant les 2,10 m est souvent cité —, « leur port altier, leur arrogance, leurs traits non négroïdes, souvent sémites, la finesse de leurs membres ». Le « paraître » tutsi impressionna à ce point les voyageurs qu'il leur sembla naturel de voir cette « race » commander à la masse de la population qui était selon eux d'une autre origine. Cette idée fut clairement exprimée par Rickmans lorsqu'il écrivit :

« Les Batutsi étaient destinés à régner. Leur seule prestance leur assure déjà, sur les races inférieures

qui les entourent, un prestige considérable ; leurs qualités — et même leurs défauts — les rehaussent encore. Ils sont d'une extrême finesse, jugent les hommes avec une infaillible sûreté, se meuvent dans l'intrigue comme dans leur élément naturel. Fiers avec cela, distants, maîtres d'eux-mêmes, se laissant rarement aveugler par la colère, écartant toute familiarité, insensibles à la pitié, et d'une conscience que les scrupules ne tourmentent jamais, rien d'étonnant que les braves Bahutu, moins malins, plus simples, se soient laissés asservir sans esquiver jamais un geste de révolte (1). »

Les traditions tutsi insistent d'ailleurs sur leur absolue différence d'avec les Hutu, véhiculant une idéologie qui se manifeste avant tout par un orgueil racial et une revendication de supériorité.

A la fin du XVII^e siècle et au début du XVIII^e, les Tutsi ont éprouvé le besoin de limiter l'essor démographique des Hutu. Il devint urgent de « sauvegarder les droits de la vache contre la rapacité de la houe (2). » Pour garantir leur mode de vie pastoral, ils instaurèrent alors des droits exclusifs de pacage en réservant de vastes étendues aux seules activités pastorales.

Le Rwanda et le Burundi classiques sont probablement les produits de ces mutations antérieures de plusieurs siècles à la colonisation et fondées sur des différences raciales qui ne doivent évidemment rien aux Européens. ■

(1) Rickmans P., « *Dominer pour servir* », Bruxelles, 1931, p. 26.

(2) Lugan B., « *Entre les servitudes de la houe et les sortilèges de la vache. Le monde rural dans l'ancien Rwanda* », Thèse de doctorat d'Etat, 6 vol., Université de Provence, 1983.

Dieu ou César

par Jacques Houbart

« Deux antimilitaristes » se promènent en Normandie

Ceux qui ont assisté aux cérémonies commémoratives du cinquantenaire du débarquement en Normandie ont sans doute pris conscience de l'énorme lézarde historique, sans commune mesure avec l'échelle de Richter. D'un côté, le continent étatique qui dérive, avec ses drapeaux et ses fanions, avec ses vétérans dont les vieux os prennent encore la cadence et la poigne ridée se crispe au parachute en torche, les survivants avec leurs aumôniers et leurs emblèmes de croisés.

De l'autre, l'estrade chaotique où deux vedettes de la comédie médiatique débitent du "cheese" au milieu des flonflons, sincèrement enchantés de cette naïveté populaire si oublieuse de leur antimilitarisme, l'un qui notamment s'était planqué à l'université d'Oxford, rédigeant des tracts gauchistes pendant que les jeunes gens de sa classe se faisaient tuer pour barrer en Asie la route au communisme ; l'autre, le vieux renard gauchien, qui, durant de longues années, a réservé les gouttes les plus venimeuses de sa rage à l'armée française, par lui démantelée et dépouillée de ses programmes d'équipement, lui qui, dès son arrivée à la présidence, en 1981, à l'occasion du Salon du Bourget, fit désarmer les avions de combat français exposés sur l'aéroport - ceci pour la plus grande hilarité de nos amis et concurrents, les journalistes anglo-saxons, qui souvent, par exemple dans le "New York Times" ou le "Time", avaient fait campagne en faveur de son élection.

Depuis, ravis des dégâts - qu'on lise, par exemple, le dossier

récemment publié par "Newsweek" (9/5/94) et intitulé "The fading glory of France" ("La gloire délustrée de la France").

A ma connaissance, deux personnalités, pourtant très médiatiques, ne sont pas venus parader au festival militaire de Normandie : l'abbé Pierre et son acolyte mao-socialiste, Bernard Kouchner. Certes, ils auraient eu une grande joie à fraterniser avec les deux présidents destructeurs d'Etat que nous avons évoqués. Mais, par les temps sanglants qui courent, ces deux ténors de l'antimilitarisme ne savent plus sur quel pied danser. Comment peut-on à la fois vilipender les méfaits du sabre et du goupillon, insulter "l'ordre" et surtout "l'ordre moral" quand on s'est avancé trop loin sur les glacis de l'histoire - sur les décombres de l'Etat d'Autriche-Hongrie, ravagé d'abord par le Traité de Versailles de Wilson (un pré-Clinton) puis par la tyrannie communiste - et que l'on veut défendre là-bas des populations qui pendant des siècles avaient connu l'équilibre étatique ? Comment empêcher les hordes hutu de massacrer l'aristocratie tutsi, laquelle pourtant reprend du poil de la bête malgré les armes modernes fournies par Mitterrand à son ami le brutal chef hutu ? C'est cornélien pour les organisations non gouvernementales, les fameuses ONG ! Comment gouverner de façon non gouvernementale, sans Etat, sans foi ni loi, sans écoles militaires, sans aucun respect de l'autorité ? Dans l'Afrique ravagée par le sida, il n'y a pratiquement plus d'Etat et la décolonisation a eu des effets catastrophiques. Sans Etat, le fameux "humanitaire" ne signifie rien. Le véritable

"humanisme" - mot abusivement manipulé par les "néo-anarchistes" - se réfère essentiellement à l'homme, c'est-à-dire à l'Esprit dont il est le vecteur et le médiateur au sein de l'Etat. Les soldats sont ainsi chargés des tâches "humanitaires" et, dans l'Etat authentique, la charité doit toujours être secrète : on est loin des bêtes médiatiques que nous connaissons bien.

Comme toutes les vedettes de la gauche qui font de la politique - voyez l'abondance des listes électorales présentées par ces gens aux élections européennes -, l'abbé Pierre semble avoir beaucoup d'argent ou de solides supporters : dans "Le Figaro" du 6 juin 94, la Région Basse-Normandie lui a payé une page qu'il partage avec l'islamo-communiste Gilles Perrault. On voit son portrait avec un crâne béret et on peut lire un petit poème de lui sur "la Liberté" qui "nous rend capables d'aimer". Croit-il qu'on peut défendre ou reconquérir sa liberté sans armes, ni armures, ni soldats ? Qu'il relise le "Sermon sur la montagne" : il verra que le Christ ne brise pas le glaive de César. Tout cela indispose la délicate écolo-socialiste des Deux-Sèvres, Ségolène Royal, qui, quoi qu'il arrive, a mis dès avril baïonnette au canon, même sans Etat, ici ou là-bas : "Ces discours d'un côté, ces drames, ces massacres de l'autre, cela fait mal au ventre..." Cette blessure nous bouleverse et, quand elle s'interroge : "L'Occident ne sait pas s'il veut risquer une guerre pour protéger la liberté des générations futures", nous sommes réconfortés : désormais, le marxisme est à l'Ouest, vive le Cinquantenaire !

Louis-Ferdinand Céline

par Pierre Monnier

LA SERVITUDE DE L'ÉCRIVAIN

Il s'est toujours défini comme étant pour l'essentiel un « styliste » : « Un style, disait-il à Pierre Dumayet, c'est extrêmement rare... On en trouve un ou deux par génération... » Si le premier aspect de son œuvre est l'affirmation d'une opposition rigoureuse à toutes les formes d'oppression, c'est, à l'évidence, une exigence de perfection formelle qui en définit l'expression. Sa conviction d'écrivain scrupuleux lui fait dire en parlant de lui-même : « Je ne suis que l'inventeur d'une petite musique... un peu comme celui qui a "trouvé" le bouton de col à bascule... » Cette modestie orgueilleuse et rigolarde est l'illustration d'un acte de création pénible et laborieux qui donne à l'artisanat ses lettres de noblesse les plus précieuses. Céline est un artisan. Penché sur la feuille où s'étend la phrase qui vient de naître, il médite et relit, corrige, efface et revient aux premiers mots qu'il raye avant de déchirer la page et de recommencer... Tous ceux qui le liront s'extasieront devant la spontanéité, la verve, le naturel, cette apparence de facilité, ce prodigieux et définitif « premier jet ». Le point d'honneur pour Ferdinand est de rendre le travail « invisible »... Il pense que le plaisir de lire est celui de la vie à bord d'un navire de croisière : « Ils sont étendus dans des transats, sur le pont, ils dorment, ils rêvent, ils sourient en regardant la mer et l'horizon. Ils boivent des "coquetèles", ils sont heureux mais ne savent pas que c'est à moi qu'ils doivent ce bonheur, moi, dans la soute, épuisé, transpirant, travaillant comme un forcené, moi qu'ils ne verront jamais. ... Ils jouissent en lisant des livres dont ils ne savent pas que je perds toutes mes forces en les écrivant... »

Il est vrai qu'il a toujours parlé de son travail d'écrivain comme d'une servitude.

Le voir, assis devant sa table et légèrement penché, la plume non pas serrée dans la main affaiblie par les séquelles de la blessure de guerre mais comme retenue à l'extrémité du pouce et de l'index, le visage à la fois paisible et tendu, les piles de feuilles de grand format qu'il couvrait d'une écriture large, sinueuse

et souple comme des lianes entrelacées, tout cela faisait un spectacle dont on ne se détachait pas... Et puis, il y avait les pinces à linge. Quand, après tant d'efforts et de repentirs, il pensait avoir atteint la forme sur laquelle il ne reviendrait pas, les feuilles définitives étaient regroupées, classées et suspendues avec des pinces à linge à des ficelles qui traversaient le bureau. Céline, alors, continuait à travailler dans un décor qui rappelait une cour où sécherait une abondante lessive... Il semblait que Nord et D'un château l'autre attendissent comme des chemises encore humides le moment d'être repassées...

Sur l'écriture elle-même, les joies et les douleurs de l'enfantement, Céline a tout rassemblé dans les 153 pages des *Entretiens avec le professeur Y...*

« Vous avez inventé quelque chose ?... Qu'est-ce que c'est ? demande le professeur.

— L'émotion dans le langage écrit !... le langage écrit était à sec, c'est moi qui ai redonné l'émotion au langage écrit !... l'émotion du "parlé" à travers l'écrit !... C'est pas rien !... C'est infime mais c'est quelque chose !

— Vous êtes grotesque de prétention !

— Certes !... et alors ? les inventeurs sont monstrueux !... tous !... surtout les petits inventeurs !... »

Au professeur éberlué, Céline explique, à travers une divagation apparente mais solidement maîtrisée, les ressorts d'un style aux rebonds inattendus mais toujours bien orientés, gonflés d'émotion :

« Vous êtes inventeur, en plus ? s'étonne Y...

— Certainement !... On me pille assez !... On me le prouve !... On me

passerait encore d'être lyrique... mais lyrique comique ?... J'y coupe pas !... C'est l'assassinat garanti ! » Et Ferdinand déconcerte son interlocuteur en donnant des explications stylistiques à coup d'images décisives :

« Le mètre émotif !... C'est là qu'est le génie !

— Le génie de quoi ?

— De pas dérailler... de jamais dérailler !... Des rails qu'ont l'air tout à fait droits et qui ne le sont pas !... que vous avez, vous, biseautés !... d'une façon tout à fait magique !... vicieuse !... » Et Ferdinand chuchote à l'oreille du professeur le fameux « coup du bâton » :

« Vous plongez un bâton dans l'eau... De quoi il a l'air, votre bâton ? ... Il a l'air cassé, votre bâton ?

— Je ne sais pas.

— Il a l'air cassé, votre bâton... tordu...

— Alors ? Alors ?

— Cassez-le vous-même, pardi !... avant de le plonger dans l'eau.

— Alors ?

— Ainsi vous corrigerez l'effet !

— L'effet quoi ?

— De la réfraction... Ainsi de mon style émotif !... et de mes rails si ouvragés, profilés "spécial" !... »

L'autre est un peu décontenancé mais fasciné. Il croit découvrir et comprendre. Là semble bien être une part du secret de l'écriture de Ferdinand. Il est vrai que la lecture ne laisse rien paraître de ces tortures légères infligées à la langue. L'effet en est pourtant étonnant. Si vous ou moi nous avisions d'écrire : « Il sortit de chez lui, prit la rue Dugland sur sa gauche et marcha jusqu'à l'angle du boulevard Machin etc. etc. », nous n'intéresserions personne. Mais lui, Ferdinand, s'il écrit la même phrase, il saura la gauchir légèrement, y insérer une nuance infime sans en altérer la simplicité et, quand nous la lirons, nous resterons babas, silencieux et heureux.

C'est René Barjavel qui m'avait dit : « Je prends dans ma bibliothèque un livre de Céline. Mort à Crédit, par exemple. Je l'ouvre au hasard. Je lis. Et c'est un monde... »

Les Provinciales

par Anne Bernet



Le cloître versaillais de Delley

Par un beau jour du printemps 1893, une dame mûre escortée de sa fille, jeune personne de dix-huit ans, paraît flâner dans les allées du petit Trianon. En fait, la femme du commandant Petitjean, née Charlotte de La Rosière et qui, depuis son mariage, s'obstine à lier son aristocratique patronyme à celui de son mari dans l'espoir d'effacer sa mésalliance, sait très bien où elle va. Enlever

à son aînée quelques illusions romantiques qui cadrent mal avec les ambitions bourgeoises de sa famille...

En effet, depuis quelques mois, Marie Petitjean "de La Rosière" pour faire plaisir à Maman... languit entre chambre et piano. Maladie fort banale à cet âge : elle est amoureuse. Ce serait plutôt une bonne chose pour une demoiselle jamais rassurée sur son charme et qui nie sa clas-

sique beauté blonde au point de rêver du cloître. L'élue de son cœur ? Comme elle le confie à son journal intime, il a toutes les qualités ! Beau, d'une beauté virile, fine et distinguée, un regard de séducteur, qui sait se faire dur et impérieux... Une voix à fondre de bonheur ! Des talents de violoniste extraordinaire, ce qui convient à la mélomane Melle Petitjean ; avec cela, cette perle rare porte l'un des plus grands noms de l'armorial magyar. Et il fait une cour aussi discrète qu'assidue à Marie, pâmée d'extase et qui n'ose pas y croire. M. et Mme Petitjean n'osent pas y croire non plus. Certes, ils sont des gens honorables, mais la

magistrature et l'armée, auxquelles ils se dévouent de génération en génération, ne les ont pas enrichis... Le Hongrois de Marie les inquiète : a beau mentir qui vient de loin ! Après tout, que savent-ils de cet Edmond au patronyme imprononçable ? Renseignements pris, le garçon n'est qu'un aventurier de la pire espèce, affublé d'un faux titre, à la recherche d'une jeune dinde à plumer. Pire encore, il entretient une liaison notoire avec une demi-mondaine célèbre à Versailles. C'en est trop ! Mais comment expliquer cela à la petite, si candide, si ignorante des réalités de la vie, et amoureuse folle ? Croira-t-elle ses parents ? A cet âge-là, on ne croit que ce que l'on voit de ses propres yeux, et encore ! Comme chacun sait, l'amour est aveugle ! Voilà pourquoi Mme Petitjean s'est résolue à confronter Marie à la vérité... Tous les jours, l'infâme Edmond rejoint sa gourgandine près du Temple de l'amour... Au détour d'une allée, Marie découvre l'homme de sa vie enlaçant une personne dont la robe et le maquillage disent assez qu'elle est infréquentable... Mme Petitjean de La Rosière entraîne "pauvre petite chérie" qui sanglote sous sa voilette. Après tout, ce n'est qu'un chagrin d'amour ! Elle l'oubliera, son prince hongrois ! Certes, mais ce que Marie n'oubliera jamais, c'est sa douleur et son humiliation. Blessée jusqu'à l'âme, elle se jure qu'elle ne fera jamais plus confiance à aucun de ces monstres d'hommes, à une exception près : son frère cadet, Frédéric.

Marie s'est enfermée dans sa chambre, n'en sortant que



pour aller à la messe. Elle en veut au monde extérieur, qui ne ressemblait pas à ses rêves d'adolescente ; elle en veut à ses parents, qui ne lui ont pas appris que la vie réelle ressemblait si peu aux histoires de la *Veillée des chaumières*. Son univers personnel était tellement plus agréable : les jeunes gens bien élevés et porteurs de grands noms, authentiques, s'y éprenaient de jeunes filles pauvres et honnêtes dont le mariage inespéré couronnait des années de vertu et de sacrifices récompensées. Et ils coulaient des jours sans nuages, pétris de principes catholiques et de charité faite aux pauvres. La vie, ce n'est pas cela ? Fort bien ! Marie Petitjean de La Rosière ne se commettra pas avec un quotidien aussi décevant !

Dans des cahiers d'écolière, elle reconstruit son monde brisé ; cela s'intitule "*La colombe de Rudsay Manor*". Un enfant trouvé sur la grève ramène le bonheur chez des lords anglais accablés sous les péchés, atroces, de leurs ancêtres... Marie s'aventure à envoyer cette œuvrette à Frédéric, qui poursuit ses études de droit à Rennes, ville moins sulfureuse pour un jeune homme que Paris... Le cadet sourit, trouve que sa sœur se défend, plume en main, apporte quelques corrections et lui conseille d'envoyer cela à un éditeur. Nous sommes en 1894 et la démarche de la jeune fille, mineure, ne manque pas d'audace. A la totale surprise de ses parents, qu'elle n'a pas avertis, Marie est éditée.

Le succès, très grand, est immédiat ; il ne cessera jamais. Non seulement, et c'était son but, Marie peut subvenir largement à ses propres besoins, puisqu'elle est décidée à demeurer célibataire, mais, en plus, il lui sera bientôt possible d'entretenir toute sa famille sur

un pied que ces besogneux serviteurs de l'Etat n'ont jamais imaginé. Frédéric, ramené de Rennes par crainte de troubles liés au procès Dreyfus, devient à la fois le conseiller littéraire de sa sœur et son agent auprès des éditeurs. Car Marie a décidé de rester dans l'ombre. Elle signe ses livres d'un pseudonyme déniché par son frère, *Delly* ; et, si elle encaisse les droits d'auteur, elle ne se montre pas en public. Sait-on jamais ? Jeune et jolie, elle pourrait bien trouver un mari et elle ne veut plus risquer de nouvelles déceptions ! Elle préservera si bien son anonymat qu'en 1928, l'abbé Bethléem, pourtant grand connaisseur du monde des lettres, présentera *Delly* comme une demoiselle Marie Salomon, qui n'a jamais existé !

Pendant ce temps, Marie écrit : trois romans par an en moyenne, tirés et vendus à cent mille exemplaires. Ses ficelles ? Elles sont simples. Une héroïne éloignée dans le temps ou dans l'espace, belle et malheureuse, orpheline ou victime d'une marâtre, et qui conquiert le cœur de la fine fleur de l'aristocratie locale... Dans l'intervalle, il lui aura parfois fallu partir aux Indes ou pour la Cordillère des Andes, voir son bien-aimé en épouser une autre qui n'était pas digne de lui, ou échapper à une accusation de meurtre... Dans ce genre, "*Le drame de l'étang aux biches*" (saveurez déjà le titre !) est un chef-d'œuvre. Le comte de Rüden a perdu sa jeune femme dans un tragique accident ; elle s'est noyée lors d'une promenade sur l'Etang aux biches. Le veuf s'est remarié avec l'ambitieuse Judith, déjà mère d'une fille, Agathe. Il ignore que Judith, la dame de compagnie dévouée, a tué la comtesse pour prendre sa place. Seule la petite Elisabeth, née de ce premier lit, soupçonne la vérité. Aussi est-elle la

victime de la seconde épouse qui détache le père de son enfant. Elisabeth, en grandissant, devient secrètement amoureuse de son beau cousin, Willibad de Rüden-Gortz. Or, Willibad épouse Agathe... Trois ans plus tard, lors d'une promenade en barque, Agathe et son petit garçon périssent noyés dans les mêmes circonstances que l'infortunée Daphnée de Rüden vingt ans plus tôt. Seule Elisabeth, qui savait nager, échappe à la mort.

Elisabeth est accusée de l'assassinat de sa rivale et de l'enfant ! Bien sûr, la jeune fille sera lavée de tout soupçon ; Willibad l'épousera et la méchante Judith, inconsolable de la mort de sa fille et de son petit-fils, mourra repentante, après avoir confessé son abominable crime... N'est-ce pas une belle histoire ? !

Enfermée dans son pavillon versaillais, entre son frère dont la santé se détériore et sa mère qui vieillit, Marie rebâtit des châteaux ténébreux, pleins de mystères inavouables et de sombres secrets, avec des parcs ombreux ou des fenêtres ouvrant sur le large. Elle passe de la Bretagne d'Ancien Régime ("*Hoelle aux yeux pers*", "*La fée de Kermoa*") à une Vendée recréée, ("*Lysis, fille de chouans*") peuplée de hobereaux royalistes et de fermiers fidèles et héroïques. Elle imagine des hôtels particuliers parisiens ou des villas en Ombrie ("*L'infidèle*").

Il faudrait très peu de choses, au fond, pour que Marie soit notre Daphné du Maurier. Simplement qu'elle ose affronter le monde et la réalité afin de mieux les amalgamer à ses rêves ; qu'elle ose aimer une fois encore, voyager, se débarrasser de ses préjugés et des retenues de style qu'impose le roman à l'eau de rose. Car, incontestablement, *Delly* a du talent. Mais com-

ment échapperait-elle à cette vie artificielle qu'elle s'est construite ? Frédéric est très malade ; il sera bientôt cloué dans un fauteuil roulant. Son mariage tardif, arrangé par sa tante, s'achèvera par la mort prématurée de sa femme. Il s'aigrit, prend en haine cette sœur aimée si riche et si talentueuse. Lorsqu'elle lui demande, pour lui changer les idées, d'écrire avec elle, il accepte ; puis se récusé.

Il semble que sa dernière ambition d'infirme soit de rendre Marie aussi malheureuse qu'il l'est lui-même... *Delly* s'enfuit dans son monde à elle ; mais elle vieillit, elle aussi. Elle a traversé deux guerres mondiales, en faisant mine de ne pas les voir ; de l'affaire Dreyfus, elle a tiré un roman à fortes connotations antisémites, "*Le candélabre du temple*", où l'on trouve des phrases de ce genre : "Lui, le comte de Hornstedt, d'une race illustre et sans mésalliance, il serait obligé à ce mariage odieux ! Il deviendrait l'époux d'une petite-fille d'Eliezer Unhacz !"

Elle sait que ses rêves ont consolé des milliers de femmes aux prises avec les épreuves de l'époque ; que, grâce à elle, elles ont oublié le fiancé au front ou les cartes d'alimentation, le temps de lire cent pages roses d'espoir. Mais *Delly* ne croit plus à ses rêves. En 1944, elle se découvre cancéreuse, condamnée. Dans ses derniers livres, elle met toute sa révolte, teintée de désespoir : "*Le sceau de Satan*" ou "*Les trois crimes de Thècle*", ne sont plus du roman rose. Ils laissent deviner l'écrivain que Marie aurait pu être...

Il est trop tard. Elle meurt en 1947. Frédéric, qui croyait tant la détester, dépérit de chagrin. "Je ne peux pas vivre sans elle", confesse-t-il. Il la rejoint dans la tombe, moins d'un an plus tard.

En poche

L'histoire, humour ou récit

« **D**ieu, qu'il est joli, l'assassin de papa ! » parodiait je ne sais plus quel humoriste, à propos du Cid. Hubert Monteilhet reprend l'idée, la transpose en 1962 à Toulouse. Une jeune réfugiée rouge espagnole veut tuer l'assassin de son père, émissaire de Franco, pour échanger des activistes OAS contre des réfugiés républicains. Elle se fait prendre en stop et se retrouve en route pour Istamboul. Son Mauser était bien dans son sac à main mais elle s'est endormie sur l'autoroute de Toulouse à Monaco... Et puis le salaud de franquiste a bien du charme. Ce livre, où ne meurent que les souvenirs, est hilarant de la première à la dernière page. Le rappel des heures sanglantes de la guerre civile espagnole sonne étrangement juste. Et est utile aussi le rappel de cette évidence : « Il faut tuer les gens avant de les connaître ou dès qu'on les connaît trop bien. Mais il est une période intermédiaire peu propice aux gestes définitifs : celle où l'on apprend à connaître. On hésite à tuer avant d'avoir fait plus ample connaissance, par une pente naturelle de l'esprit qui inviterait à faire croire que le meurtre mérite dossier plus approfondi. Ce n'est pas qu'on mette en doute le bien-fondé de la condamnation, mais on serait fort aise, malgré tout, que l'expérience la justifîât. » Je tiens à préciser, au cas où d'éventuels censeurs voudraient nous faire payer cette « incitation au meurtre », que je n'ai envie que de rire avec Monteilhet. Par les temps qui courent on en a bien besoin. Autre livre à lire si le sujet ne vous semble pas trop rebattu, « Le débarquement » raconté par Georges Blond, un vrai marin, lui, peu enclin aux caricatures. Tous les Allemands ne sont pas des salauds, comme le montre cette scène que l'on verrait plutôt tirée de l'autre guerre, la première du siècle. Un pont sur l'Orne fut pris par les Alliés, une auto se présenta d'où sortit un officier allemand chargé de la défense du pont en disant : « Tuez-moi. Je suis déshonoré. » Georges Blond était un véritable conteur qui fut aussi un acteur.

« Les bourreaux de Cupidon », Hubert Monteilhet, Le Livre de Poche.

« Le débarquement », Georges Blond, Le Livre de Poche.

Anne BRASSIE

C'est à lire

par
Michel Deflandre

Curieux personnage que cet Antoine-Henri Jomini. Citoyen helvétique né en 1779 d'un père syndic et député, sa destinée aurait dû être celle de maints autres Suisses : banquier. Son maître d'école, homme fort économe, le nommera professeur à l'âge de douze ans. Cette expérience ne durera pas et Jomini retrouvera sa famille et des gamins de son âge à qui il enseignera les rudiments militaires, les faisant manœuvrer sur la place du village comme le fit Napoléon à Brienne. Après un bref passage à la banque, l'adolescent va consacrer le plus clair de son temps à étudier les batailles de Frédéric le Grand. Puis, il se plongera dans la campagne que Bonaparte mène en Italie, observant toutes les phases de la stratégie et prenant de précieuses notes destinées à constituer un ouvrage.

A dix-sept ans, devenu agent de change pour son compte, il fait rapidement banqueroute. Décidément, sa vocation est plus militaire que bancaire. Les circonstances vont lui permettre de pouvoir enfin réaliser son rêve et, à peine âgé de vingt ans, il va s'employer à réorganiser l'armée suisse, la dotant d'un meilleur règlement, jetant les

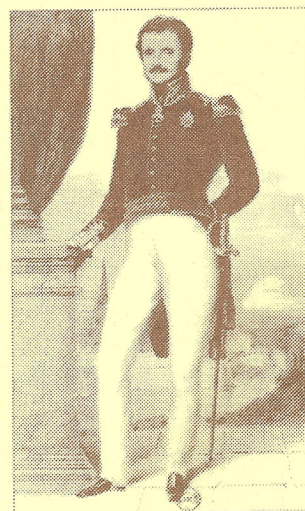
bases d'une Ecole militaire et pourvoyant à la défense de son pays. Son parcours est éloquent : Lieutenant en 1778, capitaine le 17 juin 1799, chef de bataillon le 26 avril 1800. Bien que servant avec zèle l'état-major des troupes suisses, analysant les succès des uns et les échecs des autres, Jomini continue d'observer à la loupe les manœuvres de Bonaparte en les... prévoyant, donnant ainsi la preuve éclatante que

son esprit est calqué sur celui du Corse.

Après avoir démissionné, il reviendra à Paris, écrivant un Traité de grande tactique dans lequel il compare les manœuvres des campagnes de 1799 et 1800 à celles de la Guerre de sept ans. Ney levant des régiments helvétiques, il se précipite chez lui, le premier volume de son traité sous le bras. Sa présence dans le sillage de Ney empoisonnera à jamais sa carrière militaire, mais cela, celui qu'on

Jean-François Baqué

L'homme qui devinait Napoléon JOMINI



Perrin



appellera « le devin » ne le sait pas encore. C'est lors de la campagne d'Ulm qu'il conversera pour la première fois avec Napoléon et qu'il sauvera la situation en dépit des dispositions néfastes prises par Murat. Mais c'est au lendemain de la victoire d'Austerlitz qu'il pourra remettre à l'Empereur son traité de tactique que Napoléon voudra tout d'abord faire saisir, persuadé que le jeune Suisse est prêt à livrer des secrets militaires à l'ennemi. Les réflexions de Jomini sont en effet exactement les mêmes que celles de Napoléon, comme s'il

était son « double ». A diverses reprises, il décrira à l'Empereur les mouvements qu'il avait effectivement prévus. Nommé baron, chef de brigade, gouverneur de Vilna puis de Smolensk, Jomini aurait pu rester auprès de l'Empereur et, qui sait, l'Histoire aurait peut-être changé. Mais l'inimitié de Berthier l'amènera à rejoindre l'armée des coalisés qui le sollicitaient d'ailleurs depuis des années. En dépit de ce « retournement », Napoléon exilé à Sainte-Hélène lui rendra hommage, reconnaissant son génie militaire. Après

celle de Sainte-Beuve, publiée en 1869, la dernière biographie consacrée à Jomini datait de 1935 et Jean-François Baqué, par ailleurs auteur des « *Grandes heures des Pyrénées* » et de « *La conquête de l'Amérique* » a eu l'heureuse idée de se pencher à son tour sur ce curieux personnage, peu connu du grand public et néanmoins protagoniste essentiel de l'histoire du Premier Empire. ■

« *L'homme qui devinait Napoléon-Jomini* », de Jean-François Baqué, 294 pages, 110 francs.

« PRIERE D'INSÉRER »

de Noëlle Lorient

Le directeur littéraire des éditions Houdert est retrouvé poignardé dans son bureau. La coupable ne fait aucun doute : la romancière vedette de la maison, et sa maîtresse, dont il se disait las... Seulement, la belle Françoise Moret moisissait en prison lorsque le directeur commercial est à son tour assassiné. Le juge d'instruction Florence Larrieu est-elle sur le point de commettre une erreur judiciaire ? Son coup de foudre pour l'un des témoins de l'enquête ne risque-t-il pas d'égarer ce jeune magistrat sentimental et malheureux ?

Ni angoisse absolue à l'anglo-saxonne, ni ambiance glauque à la française, Prière d'insérer donne plus de place aux états d'âme de l'héroïne, passablement agaçante, qu'à une intrigue policière qui pourrait être plus serrée et donc plus efficace.

■ Albin Michel, 246 p., 89 F.

« PÉKINOIS, POLICIERS ET POLARS »

de Georgette Heyer

Il ne se passe jamais rien à Thornden, modèle du village anglais groupé autour de son élite et ses notables. Jusqu'à ce jour de l'été 1957 où l'on retrouve le notaire Warrenby assassiné dans son jardin. Envoyé sur place, l'inspecteur Hemingway va vite découvrir que tout le monde à Thornden détestait le défunt... De sa nièce et héritière réduite en esclavage aux derniers arrivés sur place, chacun pouvait avoir une raison de tuer cet odieux personnage. Parce que, comme le disent les Anglais, « il y a

toujours un cadavre dans le placard », même dans les meilleures familles. Et personne n'aime voir exhiber ses petits secrets honteux... C'était justement la spécialité de la victime.

L'humour n'est jamais absent des romans de Georgette Heyer ; mais l'intrigue de Pékinois, policiers et polars est plus languissante que d'habitude.

■ Fayard, 370 p., 110 F.

« ECLAIR DE CHALEUR » ET « ONCLE DYNAMITE »

de P.G. Wodehouse

S'il fallait symboliser l'humour anglais à travers un seul auteur, c'est sans doute le nom de P. G. Wodehouse qui viendrait à l'esprit. Eclair de chaleur est un petit bijou de marivaudage et d'esprit, sans oublier l'indispensable flegme britannique et Oncle Dynamite est le type même de l'excentrique descendant d'un héros de Dickens. La légèreté du ton et la maîtrise du style confèrent à Wodehouse les qualités d'un grand auteur. Élémentaire, my dear.

■ Ed. 10-18.

« NOS AMIS LES CHANTEURS, LE RETOUR »

de Thierry Séchan

Auteur d'un ouvrage au vitriol consacré aux chanteurs contemporains, Thierry Séchan en serait resté là sur ce sujet si certains des « artistes » dépeints et quelques critiques ne l'avaient égrillé. « Nos amis les chanteurs, le retour » est une lettre ouverte à certains donneurs de leçons qui lui reprochèrent, pour certains d'entre eux, d'avoir accordé une interview au « Choc du mois ».

Crime inexpiable dans le petit monde du showbiz. Thierry Séchan achève son « livre règlement de compte » en confiant qu'il lit Maurice Barrès. Encore un effort et ce garçon sera tout à fait sympathique.

■ Les Belles Lettres, 182 p., 79 F.

« LE VOYAGE DE NOCES DE FIGARO »

de Félicien Marceau

L'académicien a imaginé que le comte Almaviva a offert à Figaro et Suzanne un voyage de nocces à travers l'Europe. Les rencontres, plus cocasses les unes que les autres, se succèdent et Félicien Marceau, au mieux de sa forme, nous distille les mots d'esprit dont il a le secret. Vif, léger et non dénué de poésie, ce roman allègre se dévore avec délices.

■ Les Belles Lettres, 112 p., 70 F.

« L'EMPEREUR »

de Jean Diwo

1928 : Adrien Anthelme a dix-sept ans ; il est pauvre et ambitieux. Le hasard lui fait rencontrer le dirigeant d'un mouvement chrétien de gauche qui le prend sous sa haute protection. Dès lors, servi par une chance fabuleuse, une belle intelligence et un certain cynisme, le jeune homme taille sa route vers les sommets, se construisant un empire dans la presse et la publicité. Jean Diwo est un authentique romancier populaire, dans ce que le terme a de meilleur. Cette traversée du XXe siècle derrière son héros est menée de main de maître. On ne s'ennuie pas un instant.

■ Flammarion, 480 p., 140 F.



Fidèle au poste

par Serge de Beketch

SAMEDI 18 JUIN

F3 20H40

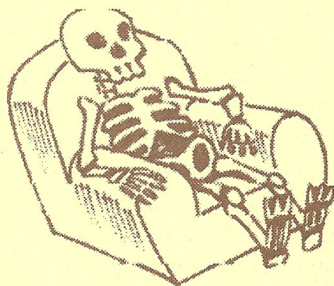
« En garde à vue »

Serge Lama vedette d'une nouvelle série de fiction. Bien.

Devinez quel rôle il interprète ? Un policier. Bravo. Merci.

Je me demande parfois ce que la télévision pourrait bien nous montrer si la police n'existait pas.

Des films sur les heures les plus sombres de notre histoire, peut-être ? Allez savoir !



DIMANCHE 19 JUIN

TF1 19H00

« 7 sur 7 »

Philippe Séguin est omniprésent à la télévision depuis que l'Assemblée nationale voit ses débats retransmis quotidiennement en direct sur le câble et le mercredi après-midi sur F3.

A le voir aussi souvent, on finit par découvrir, sous la "rondeur" comme on dit au théâtre, l'un des personnages les plus antipathiques du grand guignol parlementaire. Hautain, méprisant, cassant, les lèvres pincées, la tête penchée sur le poing dans une attitude d'immense

indifférence teintée de lassitude, toisant d'un œil lourd et cerné de noir les députés qui ânonnent péniblement des questions écrites dans une langue de ce même bois dont on fait les flûtes, il incarne, du haut de son perchoir, ces ineffaçables tares de la démocratie que sont les honneurs sans mérite et l'autorité sans emploi.

LUNDI 20 JUIN

TF1 23H45

« Ex Libris »

PPDA reçoit ce soir Fernande Grudet pour son livre "Madam".

Fernande Grudet fut, pendant un quart de siècle, la plus célèbre mère maqurelle de la Cinquième République. Sous le nom de Madame Claude, elle prostituait des jeunes filles et des jeunes femmes à de gros porcs friqués de la politique, du chobize et des affaires. La besogne est répugnante, la personne est abjecte de vulgarité repue. Fernande Grudet, trafiquante de chair humaine, mériterait au mieux la prison, au pire le silence. Mais non. On se l'arrache. On la décrète "phénomène social". On l'invite, on l'interviewe, on la montre, on lui demande de vaticiner sur les mœurs du temps. On se vautre dans la sanie de ses souvenirs. On lui fait mille grâces. Une autre fois, PPDA nous servira un discours enflammé sur les droits de la femme, la dignité de la femme, le respect dû à la femme. Hypocrite Jean-foutre !

MARDI 21 JUIN

F3 22H40

« Les Brûlures de l'Histoire »

Jaurès, chef socialiste et pacifiste que Villain assassina à la terrasse du café du Croissant le 31 juillet 1914, était-il un traître ou un martyr ?...

Sans rigoler, les producteurs des "Brûlures de l'histoire" ont demandé à cette vieille et malfaisante momie stalinienne de Madeleine Rebérioux de trancher la question. C'est prier une charcutière de se prononcer sur les mérites gastronomiques comparés de l'andouille de Vire et du savon de Marseille. On ne risque pas d'être surpris par la réponse.

Nous qui sommes plus honnêtes que les gens de la télé (je concède que ce n'est guère difficile), c'est à l'intéressé que nous avons posé la question. Voici ses réponses.

Jaurès disait :

"Le devoir des prolétaires, si la guerre leur était imposée contre leur volonté, est de retenir le fusil qui leur est confié non point pour abattre leurs frères de l'autre côté de la frontière, mais pour abattre révolutionnairement le gouvernement du crime."

Jaurès disait :

"La Triple Alliance (Allemagne, Autriche, Italie) est un contrepoids nécessaire au chauvinisme franco-russe."

Jaurès disait :

"La France a contribué à la violation de la foi jurée, à

l'abaissement de la loyauté internationale."

Jaurès disait :

"Il faut céder purement et simplement certains territoires."

En somme, la France était de manière obsessionnelle le pire ennemi de Jaurès et Jaurès fut, de façon inlassable, le pire ennemi de la France.

C'est très exactement la définition du traître.

Puisque l'on parle de Jaurès, encore une anecdote qui décrit le personnage.

Au Congrès de Dresde, en Allemagne, Jaurès s'inclina devant une décision de l'internationale socialiste qui interdisait à ses adhérents de participer aux gouvernements bourgeois dans leurs pays respectifs. Ce diktat d'un lobby apatride plongea la France dans l'impuissance jusqu'au moment où, Jaurès mort, l'Union sacrée permit finalement de gagner la guerre.

Or, on sait peu que le diktat de Dresde fut voté à une seule voix de majorité.

On sait encore moins que le "socialiste" qui fit basculer la majorité était un garçon de cabine d'un bateau japonais. Descendu à terre pour se dégourdir les jambes, il était venu au congrès pour s'occuper et vota sans comprendre un seul mot d'allemand ni d'anglais ni de français après que les scrutateurs, qui n'entendaient pas un mot de japonais, eurent accepté, sans pouvoir les vérifier, les "pouvoirs" que



ce délégué autodésigné avait présentés.



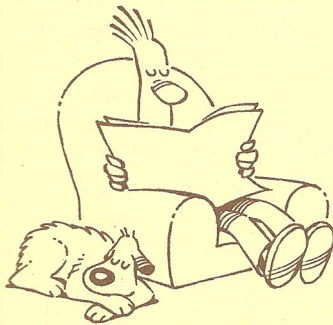
MERCREDI 22 JUIN
TF1 23H00
« Les coulisses du destin »

Sans plus de commentaire, cet extrait de la présentation officielle de l'émission : "Guillaume Durand reçoit Valéry Giscard d'Estaing. A une époque où les hommes politiques sont en butte à de nombreuses critiques, Guillaume Durand a voulu éclaircir les raisons de ce phénomène et rappeler les points positifs du septennat de l'ex-président de la République ... C'est sous le mandat de VGE qu'a été légalisé l'avortement."
"Positifs" : c'est justement le mot.

JEUDI 23 JUIN
F3 20H55
« Bonjour l'angoisse »

Pour des millions de téléspectateurs, Pierre Tchernia est ce grand et gros "Monsieur cinéma" sympathique qui présente les "compils" de Walt Disney ou de Tex Avery. Or, Tchernia est bien plus que cela. Il est même un phénomène unique puisque les quatre films qu'il a réalisés en vingt ans sont, n'ayons pas peur des mots, autant de chefs-d'œuvre. "Le Viager", inénarrable chronique

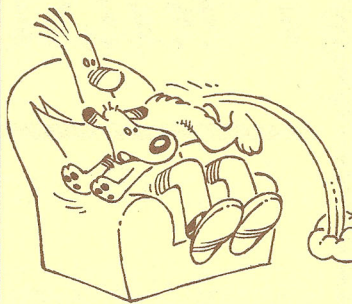
d'un hypocondriaque qui oppose aux sombres pronostics de son médecin une mauvaise santé de fer ; "Les Gaspard", délicieuse aventure souterraine d'une bande de réactionnaires mélomanes ; "La Gueule de l'autre", irrésistible satire de la Commedia dell'arte politicienne et, enfin, "Bonjour l'angoisse", où Michel Serrault incarne un "Walter Mitty" à la française. Autant de réussites imprégnées de la douce et aérienne folie du fantastique français à la Marcel Aymé.



VENDREDI 24 JUIN
 M6 23H35
« Les enquêtes de Capital »

Un conseil : après l'indispensable "Faut pas rêver" sur F3, passez donc sur M6 pour une des meilleures émissions d'économie de la télévision, toutes chaînes confondues : "Capital". Les producteurs réussissent à traiter ce sujet aride comme le fait divers le plus passionnant. Ce soir, les coulisses financières de la presse photographique à scandale.

Combien coûte et combien rapporte la photo de Stéf de Monac' popotin à l'air sur une plage. Ce n'est évidemment pas indispensable à la culture de l'homme moderne, mais, en tout cas, c'est amusant.



SAMEDI 25 JUIN
 F2 22H45
« Autant en emporte le temps »

La dernière, sans doute, de cette émission. On ne s'en plaindra pas. Ardisson n'y aura jamais trouvé ni son style ni son rythme. C'est un enseignement : à partir d'une idée géniale (confronter les modes et les tabous d'aujourd'hui aux hommes et aux faits de l'histoire) on peut très bien aboutir à un plat échec. Il suffit de céder aux convenances et aux "impératifs moraux" de la police de la pensée. Ardisson, jusqu'ici, avait échappé à la machine à uniformiser l'intérieur des têtes. Big Brother s'en est donc "occupé sérieusement", comme on dit dans la mafia : un bon passage à tabac médiatique à coups de diffamations, d'accusations de plagiat et de soupçons de nationalisme droitier, et voilà. A pu Ardisson !

DIMANCHE 26 JUIN
 M6 22H40
« Culture Pub »

Cette émission généralement très bonne, vive, enlevée et amusante sur l'univers de la pub aborde ce soir un sujet délicat : "Spécial Dieu". On attend avec une circonspection teintée d'inquiétude.

Vidéo

« JE CHANTE »
Film de Christian Stengel,
avec Charles Trénet

Présenté pour la première fois le 30 novembre 1938 à Paris au Cinéma Max Linder, "Je chante" appartient à cette catégorie de films musicaux dont l'intrigue, assez mince, permet à une vedette de la chanson de fredonner quelques-uns de ses succès. La carrière cinématographique de Charles Trénet n'a pas laissé de grandes traces dans les mémoires. Néanmoins, ce film est charmant et bénéficie dans les rôles secondaires de la présence de deux grands artistes, Carette et Jean Tissier. Quarante-cinq minutes d'évasion, ce qui n'est déjà pas si mal.
Distribution : René Chateau.

« QUATRE DE L'ESPIONNAGE »
Film d'Alfred Hitchcock,
avec Robert Young et Peter Lorre

Un cercueil vide, un romancier espion, un général mexicain et une chocolaterie suisse, tels sont les ingrédients essentiels de cette histoire d'espionnage appartenant à la période anglaise de Sir Alfred. Une fois de plus, le rôle du méchant est tenu par Peter Lorre qui fit sa carrière grâce à une tête de faux-jeton plus vraie que nature. Somerset Maugham est à l'origine du scénario. A regarder en dégustant une tasse de thé et quelques muffins afin de retrouver l'ambiance particulièrement "British".
Distribution : Scherzo Vidéo.

« EPOUVANTE SUR NEW-YORK »
Film de Larry Cohen,
avec David Carradine, Candy Clark

Un laveur de carreaux opérant sur les vitres d'un gratte-ciel, une jeune fille prenant un bain de soleil sur une terrasse et deux malfrats recherchant un magot dans une tour disparaissent mystérieusement, ne laissant que quelques gouttes de sang sur leur lieu de disparition. L'inspecteur Shepard va être chargé de l'enquête au cours de laquelle il découvrira l'existence d'un serpent ailé gisant au cœur de Manhattan, ainsi que la présence en pleine ville d'une secte aztèque. Ce film fantastique à petit budget sera vu sans déplaisir par les amateurs de frissons.
Distribution : Pyramide Productions.



Sous mon béret

La montée fantastique

Lorsque le Capitaine paria, à la fin du mois d'avril dernier, son poids en jurançon moelleux qu'il monterait l'Aubisque sans mettre pied à terre, Freddo et le Sergent plongèrent dans la mer des sarcasmes, persuadés qu'aucune anguille sous roche ne pouvait ternir une victoire sans mérite. Mais pendant quatre semaines, Thon disparut. Sa silhouette massive ne trônait plus dans les apéritifs du soir ni les casse-croûte du matin. Les charcutiers commençaient à se plaindre, tandis qu'une sourde inquiétude s'emparait des chaumières reculées du Haut-Béarn et de la vallée d'Aspe. "Il y a une femme là-dedans" chuchotaient les plus sournois, "une atteinte au moral", disaient les autres. Le docteur Maigre fut questionné, mais il ne savait rien. Un ancien se rappela que, dans les années soixante, Roland Cazau, restaurateur respectable et respecté, partant de Pau, avait gagné un pari semblable en tournant doucement pendant une bonne demi-heure sur la place de Laruns pour se remettre des premiers efforts avant que d'escalader les terribles lacets. Après tout, le Capitaine pouvait très bien s'entraîner et surprendre tout le monde. Enfin, on sut. Il avait installé un home-trainer rutilant dans une vieille cabane en bois du Bare tous, à l'abri du monde et de ses regards. Bientôt cachés derrière une haie, Freddo et le Sergent écoutèrent, époustoufflés, le crissement rouillé des roues, les halètements saccadés tandis que la brise de printemps caressait les noisetiers, portant vers la vallée la rumeur fantastique. En sueur, les yeux exorbités, le Capitaine boucla la cabane et marmonna : "Je les aurai !" Le Sergent se gratta longuement la tête. Freddo affirma dans la soirée : "Ce qui est bizarre, c'est qu'il n'a pas maigri..." Le 11 juin à six heures, l'immense caravane des voitures suiveuses et le peloton cycliste des accompagnateurs amenés par petit-mollet se présentèrent sur la place d'Arudy, lieu fixé du départ. Dans une pétarade gigantesque, juché sur un solex au moteur trafiqué, le capitaine Thon doubla tout le monde pour s'envoler vers la victoire. Sans mettre pied à terre.

Joseph Grec

Plaisirs de France

par Chaumeil

L'été de l'abricot

Allez savoir pourquoi, au XIX^e siècle, on ne parlait que de « l'abricot d'Arménie » pour en évoquer l'origine. Il semble pourtant que son pays d'origine soit la Chine où il était consommé habituellement voici quatre mille ans. Il en est venu jusqu'en Grèce et à Rome par la fameuse Route de la Soie...

Mais nous ne l'avons reçu d'Italie que vers le milieu du XV^e siècle et il eut d'abord peu de succès jusqu'au moment où l'agronome Jean de La Quintinie, vers 1660, fit planter des abricotiers dans le verger de Louis XIV à Versailles. Cent ans plus tard, on en cultivait une vingtaine d'espèces en France.

C'est un fruit d'été prêt à la consommation de la mi-juin à la fin d'août. Il est produit dans les Pyrénées Orientales, le Gard, les Bouches-du-Rhône, le Vaucluse, la Drôme et l'Ardèche, pour le commerce, tandis que, dans toute la Provence et le Roussillon, les abricotiers figurent dans tous les jardins privés pour le plaisir familial.

Les enfants adorent l'abricot cru, mais on en fait aussi des confitures et des pâtes de fruit, celles-ci surtout dans la région de Clermont-Ferrand. Du noyau, les enfants peuvent fabriquer d'amusants sifflets...

Six espèces surtout sont commercialisées : le « Précoce ou Rouget de Sernbac » ; le « Lambertin » à la chair foncée et juteuse ; le « Rouge de Fournès », un peu acidulé, répandu dans la vallée du Rhône ; le très classique « Rouge du Roussillon », à la chair ferme, très recherché pour les confitures ; l'« Orangé de Provence », à la chair claire et très parfumée, consommé tant à table qu'en confiture ; le « Bergeron », actuellement en

pleine expansion, à la chair rouge foncé, ferme et légèrement acidulée.

L'important est que l'abricot soit cueilli à maturité et on ne doit pas se fier pour cela à sa coloration, celle-ci apparaissant justement avant la pleine maturation de la chair. Il vaut mieux le sentir et le tâter... Car un abricot cueilli trop tôt n'évolue pas, il reste dur et peu sucré.

En tout cas, mûr à point, ce fruit de l'été contient de petits trésors de santé. La provitamine A, autrement appelée carotène, y est à profusion (autour de 3 milligrammes pour 100 grammes) ; elle se transforme dans l'organisme humain en vitamine A, nécessaire à la croissance et au bon état de la peau ; grâce à ses propriétés antioxydantes, elle est efficace contre le cancer et le vieillissement des tissus. Deux petits abricots fournissent la moitié du besoin quotidien d'un adulte.

Ce fruit agréable est aussi un étonnant réservoir de potassium (300 mg aux 100 g), de fer, de cuivre et de magnésium ; ces éléments minéraux sont très utiles, voire indispensables pour les sportifs et ceux qui ont une activité musculaire importante.

Cependant, il s'agit d'un « fruit-minceur », comme on dit aujourd'hui, car son apport énergétique ne dépasse pas les 47 calories aux 100 grammes et le poids moyen d'un abricot sans son noyau est d'à peu près 60 grammes.

Parfumé, rafraîchissant, facile à manger, il est le fruit préféré des enfants, extrêmement digeste et savoureux.

L'ami ADG sait aussi à quel point il est le fruit mythique et tant chanté dans les cantines militaires et les salles d'internat hospitalier... ■



Rideau rouge

par Jérôme Brigadier

CINÉMA

« La Reine Margot » de Patrice Chéreau

Ce n'est pas la vraie vie de Marguerite de Valois... Ce n'est même pas la transposition au cinéma de la biographie de celle qu'Alexandre Dumas avait nommée la Reine Margot. C'est un drame signé Patrice Chéreau. Sa mise en image est mièvre et très éloignée des éclats des ultimes Valois.

Fille de Catherine de Médicis (Virna Lisi) et donc sœur de Charles IX (Hugues Anglade), Margot (Isabelle Adjani) épouse le protestant Henri de Navarre (Daniel Auteuil). Elle est prisonnière des siens et de leur soif de pouvoir qui conduira au massacre de la Saint-Barthélemy — que Chéreau présente comme la préfiguration de l'holocauste...

C'est le reflet de temps troublés et durs vus à travers la vie d'une belle femme que l'on dirait aujourd'hui "libérée".

Ce luxueux ratage a dû coûter "chèrement", particulièrement la reconsti-

tution du mariage de Margot et d'Henri. Pour suivre la mode, tout cela est mal éclairé. Plus le nom des éclairagistes augmente sur les affiches et dans les génériques, plus l'on s'enfonce dans le sombre...

La belle Isabelle nous laissait espérer une Margot crépitante, jouisseuse, vivante ! Adjani nous offre une reine calculatrice, boudeuse, en partance pour sa première surprise-partie... Daniel Auteuil est bien éloigné de l'image sympathique et traditionnelle du bon roi Henri. Il ne pue pas l'ail et c'est en vain que l'on attend un peu de panache ! Tout cela est certainement voulu par le réalisateur qui, à l'histoire, a préféré la décoration.

C'est un beau catalogue de meubles, d'armes, de tableaux et de costumes. Bien long, même soigneusement "ficelé"...

Toutefois trois personnages, grâce aux interprètes, sont conformes à l'image que l'on se fait des originaux : Henriette de Nevers, parfaitement rendue par Dominique Blanc, Catherine de Médicis, à qui Virna Lisi apporte la cruauté florentine mêlée à une royale autorité, et l'amiral de Coligny, auquel Jean-Claude Brialy (superbe) donne une grande dignité.

Le producteur Berri, après *Germinal*, s'offre à nouveau un jouet futile ! ■

« La cité de la peur » d'Alain Berbérian

Durant le festival de Cannes, une modeste attachée de presse se donne un mal de chien pour attirer l'attention d'un rare public sur un film d'horreur de série Z... Soudain, un tueur commet une pléiade de meurtres semblables à ceux du film. Quelle aubaine !... la publicité se fait toute seule. L'idée est amusante, mais la réalisation est laborieuse.

Les "Nuls", à la fois auteurs et interprètes, ne tiennent pas la distance. Ils ont beaucoup de mal à durer une heure quarante. Quelques trouvailles qui prêtent à sourire et un beau numéro d'acteur de Gérard Darmon ne suffisent pas à sauver le tout d'un ennui profond.

Si vous êtes des inconditionnels des "Nuls", vous serez certainement déçus ; si vous ne les appréciez guère, ce n'est pas cette *"Cité de la peur"* qui vous réconciliera avec eux... ■

THÉÂTRE

« Cher trésor » de Jean-Jacques Bricaire

Lorsque J.-J. Bricaire abandonne le stylo du directeur de théâtre pour se saisir de la plume d'auteur, c'est toujours réjouissant. Un célibataire (Philippe Nicaud) établissant sa feuille d'impôts déclare à sa charge six gosses, une épouse et une

maman grabataire. Evidemment, un inspecteur va venir vérifier tout cela. Pour éviter ses foudres il faut rendre réelle cette famille imaginaire. Les quiproquos (un tantinet convenus) se succèdent à un rythme gentiment loufoque. Un bon petit "boulevard" qui nous fait redécouvrir le trop rare (et souriant) Philippe Nicaud... inusable, le rigolo Michel Modo et la pétulante Marion Game. Allez vous moquer gentiment du fisc... ■

Théâtre Fontaine
(48 74 74 40).

OPÉRA

Le théâtre de la Scala, à Milan, présente en ce moment, et pour quelques représentations, un superbe *Rigoletto*. Le mélodrame est monté comme l'ont voulu Francesco Maria Piave, le librettiste, et Giuseppe Verdi. Décors et costumes magnifiques restituent les fastes du duc de Mantoue. Aucune "relecture"... *Rigoletto* ne fume pas, n'est pas vêtu d'un bleu de chauffe et ne se roule pas dans ses vomissures... Aucune innovation. Sont acclamés debout à chaque fois : Riccardo Muti, au pupitre, et Renato Bruson (le bouffon *Rigoletto*) ainsi que Kathleen Cassello dans le rôle de Gilda. Depuis longtemps le rôle-titre n'avait eu à son service un baryton comme R. Bruson.

La réalisation de cette merveille a demandé deux ans de travail. Elle ne doit donc rien au fascisme nouveau qui vient d'arriver !... On respire. Ainsi rien ne s'opposera à ce que, dans le cadre des échanges entre scènes lyriques, ce spectacle soit - peut-être - présenté à Paris... ■

Un jour

21 juin 1627
Décollation de
Montmorency et
Rosmadec

A Paris, la grève de Seine fourmille de monde ce 21 juin 1627 : l'exécuteur des hautes œuvres va dans un instant y décoller à la hache Monsieur le comte de Montmorency-Bouteville et Monsieur le comte de Rosmadec des Chapelles ; le bon peuple est friand de tels spectacles. La genèse de l'incroyable affaire dont c'est aujourd'hui le fatal épilogue remonte à moins de deux mois... Le 12 mai, à trois heures après midi, sous les yeux stupéfaits des habitués de la place Royale, damerets, précieuses, abbés, bourgeois, hétaires à la mode, marchands de riches étoffes, de beaux bijoux, de drôlatiques estampes, six gentilhommes avaient mis flamberge au vent, trois contre trois. Les ferrailleurs étaient, d'une part, Monsieur le comte de Montmorency-Bouteville, Monsieur le comte de Rosmadec des Chapelles, Monsieur le chevalier de La Berthe ; de l'autre, Monsieur le marquis de Beuvron, Monsieur le baron de Bussy d'Amboise et le nommé Chocquet, écuyer du marquis... Un soir de 1626, Montmorency, petit-maître et grand bretteur, a tué lors d'une rencontre le comte de Thorigny, un cousin de Beuvron ; assoiffé de vengeance, Beuvron a provoqué Montmorency ; et, orgueilleux seigneurs qu'enragent les écrits interdisant les duels, les deux raffinés d'honneur, pour narguer la Loi, ont voulu batailler en plein soleil, à un trot du Louvre. La lutte fut chaude. Enfin, la lame de Chocquet perça le flanc de La Berthe, celle de Rosmadec le foie de Bussy, et l'enchevêtrement des gardes de leurs épées les empêchant de s'entre-égorgner, Bouteville et Beuvron s'accablèrent, réconciliés. Vite, Beuvron et Chocquet tirèrent-pays à Londres. Montmorency et Rosmadec, eux, allèrent boire chez les taverniers Guillemain, et le guet les appréhenda le 13, tandis qu'ils faisaient route vers la Hollande. Messieurs de Montmorency-Bouteville et de Rosmadec des Chapelles moururent à la bravade. Montmorency pria seulement le tourmenteur-juré de ne point lui gâter la moustache...

Jean Silve de Ventavon

Carnets

par
Pierre Monnier

Parce que je suis un homme simple, il me paraît naturel que la banque ait un rôle d'animateur et prête son argent aux assistés de son choix. Mais, dans le cas des nationalisées, c'est l'argent des citoyens qui court des risques... Et quand il est distribué à un mironton qui n'a d'autres références que ses amitiés politiques, une inconsistance endémique de ses entreprises, 1,3 milliard de dettes et la plus totale incertitude au sujet de ses capacités de remboursement, le créancier, je le pense, a gagné le droit de réfléchir et de se poser des questions.

C'est une petite aventure comme je les adore. J'achète des journaux, place Saint-Lazare, et m'assois, pour les lire, à la terrasse du "Ruc". J'ouvre le *Figaro*. Approche un monsieur qui me regarde, hésite, avance, recule, ne sait pas trop. Il a le *Figaro* à la main. Au bout d'une minute, il se décide : "Pardon, vous n'êtes pas monsieur de Beusoleil ?" "Non, je ne suis pas...". "Je ne le connais pas, nous étions convenus d'avoir à la main le *Figaro*". Arrive un monsieur très élégant, très PDG, porteur d'un *Figaro*. Tous deux se présentent et se congratulent. Et moi, je m'amuse en pensant aux hésitations de celui qui devait se dire : "Ça ne doit pas être lui, avec ce jean et cette dégaine..."

Sans être grand connaisseur de la philosophie chinoise, il m'est agréable de lire Confucius quand il observe que si l'on cogne un crâne avec un pot, et que cela sonne creux, ce n'est pas obligatoirement le pot qui est vide.

Dans ces périodes électorales où nous devons subir l'abrutissante éloquence des Baudis, Juppé, Rocard, Wurtz et autres Tapie, j'attends toujours que l'un d'eux se réfère au maître Alphonse Allais qui avait dit : "Elle est tellement bête, cette histoire-là, mais tellement bête, voyez-vous, que je crois bien n'en avoir jamais conté de plus bête..."

Rendez à ces Arts

La peinture à
Naples au XVIIe

A Naples aussi, le XVIIe a été un siècle d'or. La ville est alors, sous gouvernement espagnol, la plus peuplée d'Europe, après Paris. Parmi cette population que la peste, les éruptions volcaniques, les conflits politiques, ne parviennent pas à amoindrir se trouvent des mécènes, et des artistes locaux de passage.

Le Caravage est de passage puisque Lombard. Il passera peu de temps à Naples. Mais la force de son art vigoureux, naturaliste, tout en clair-obscur, va impressionner les locaux. Et pas seulement !

L'exposition bordelaise présente notamment sa « Salomé reçoit la tête de saint Jean-Baptiste » où les expressions des quatre personnages de la scène sont hallucinantes de variété et de vérité. Carpacciolo et Sellitto vont vite comprendre la leçon caravagesque.

Un autre grand peintre venu d'ailleurs va influencer l'art napolitain du XVIIe siècle. Et c'est Ribera, espagnol, déjà sensible au baroque. Il sera suivi par Vitale (Ange gardien) ou Guarino. Tandis que Falcone ou Stanzione, paysagistes, reviennent au répertoire classique. Naples est alors la spécialiste de la nature morte, qu'elle « modernise » avec Forte, Porpora ou Recco (Nature morte avec tête de bouc). La seconde moitié du siècle voit s'affirmer le baroque. Preti et Giordano, s'ils n'oublient pas Caravage et Ribera, admirent aussi le Cinquecento vénitien. Preti a un style mouvementé, théâtral, qui utilise beaucoup la luminosité. Quant à Giordano, il parvient à concilier naturalisme et baroque. Mais est-ce tellement inconciliable ?

Avec une soixantaine d'œuvres, l'exposition bordelaise présente, après Strasbourg, des tableaux d'écoles variées. Qui, de toute façon, élèvent l'esprit. Et même l'âme. Galerie des Beaux-Arts, place du Colonel-Raynal, 33000 Bordeaux ; tous les jours sauf mardi et jours fériés, de 10 H à 19 H ; jusqu'au 21 août. **Nathalie MANCEAUX**



Lettres Martiennes

par Martiannus *

Une épidémie saisonnière

Les yeux d'une jolie Terrienne, c'est, mon cher ami, comme un rayon de soleil sur les froids canaux de Mars. Aussi sentis-je mon cœur se réchauffer lorsqu'une ravissante créature que j'allais croiser tourna son visage vers moi. Mais, à peine eus-je le temps d'ébaucher un sourire qu'elle avait détourné son regard. Ses yeux revinrent tout aussitôt vers moi, puis s'en éloignèrent à nouveau. Ainsi, le temps que je la croisasse, renouvela-t-elle plusieurs fois ce surprenant manège.

J'étais perdu en conjectures sur les raisons d'une telle conduite quand je remarquai qu'une autre personne, qui n'avait rien d'une ravissante créature, balançait de même sa tête de droite à gauche et de gauche à droite. Puis je rencontrai deux hommes qui conversaient, marchant de conserve et branlant horizontalement le chef d'une manière parfaitement synchrone. Peu à peu, le nombre des promeneurs au crâne oscillant s'accroissait. Je commençais à me sentir mal à l'aise. Que se passait-il donc ? Je jetai alors un coup d'œil sur la glace d'une vitrine et vis avec horreur que j'étais pris, moi aussi, de ce curieux tic.

Je rentrai assez angois-

sé. Mon dîner fut un enfer : je me piquai plusieurs fois la joue avant de parvenir à régler le maniement de ma fourchette sur le rythme des passages de ma bouche.

Le lendemain, je courus chez un médecin de mes relations. « Je vois ce que c'est, dit-il, ne vous inquiétez pas, c'est bénin. Il s'agit d'une épidémie saisonnière qui survient plusieurs fois par an. Cela dure quinze jours puis guérit spontanément sans traitement. En principe, il n'y a pas de séquelles, si l'on excepte quelques cas de chorée, trémulation, myoclonie, crises maniaques et syndromes épileptiques. Partez donc rassuré. »

Je ne l'étais point trop, malgré ses assurances. « Venez avec moi, me dit alors ce médecin, je vais vous montrer le foyer d'où se répand ce mal si contagieux. Vous verrez combien tout cela est anodin. »

Nous nous retrouvâmes assis au milieu d'une foule sur le bord d'une sorte de puits rectangulaire dont le fond rouge était strié de bandes blanches. Deux individus en petites culottes blanches, judicieusement séparés par un filet, s'agitaient sur ce fond coloré. Munis d'une sorte de passoire à manche, ils semblaient

n'avoir d'autre souci que de s'envoyer à tour de rôle une petite boule jaune.

« Que va-t-il se passer ? demandai-je.

— Mais rien de plus, et cela dure des heures, répondit mon compagnon. Regardez plutôt la foule. »

La foule, hypnotisée par la boule jaune, en suivait du regard le parcours et toutes les têtes se balançaient ensemble, ne s'arrêtant un instant que lorsqu'un personnage, perché sur une chaise géante, poussait une sorte d'éruption.

A chaque oscillation, le cou de mon voisin de gauche grinçait ou craquait. Je m'en inquiétai à un moment de relatif répit.

« C'est l'usure, me dit l'homme, cela fait vingt ans que je viens ici à chaque match. J'ai tellement l'habitude de tourner la tête que, si d'aventure je ne puis venir, il me faut deux postes de télévision pour ne rien rater.

— Mais quel plaisir trouvez-vous à cela ? » m'écriai-je, intrigué.

Sa tête était repartie. « C'est... comme tout », me dit-il, le verbe haché par le balancement, « cela... m'évite... de penser. »

* pcc Daniel
Raffard de Brieune

Mes bien chers frères

Le sixième âge

La vieillesse est-elle vraiment un grand naufrage ? Oui, si l'on ne considère que le corps. Quoique... Beaucoup n'échouent pas de façon si dramatique, mais accostent paisiblement, attendant l'ultime Traversée.

Parvenus à un âge avancé, nous ressemblons à ces vieux bateaux de guerre, désarmés mais si vénérables. Ah, le Courbet, devant Arromanches, en 1944 !

Cependant, nous sommes plus que notre corps et plus qu'un bateau de guerre. Nous avons une âme. Si le corps vieillit, l'âme ne vieillit point. Mieux : si le corps se défait, l'âme s'enrichit.

Il y a donc quelque chose de positif dans la vieillesse.

Saint Augustin, dans le cadre de réflexions sur les grandes étapes de l'histoire de l'humanité, qu'il appelle les âges du monde, nourrit une profonde théologie de la vieillesse.

« Dans le corps, il ne peut y avoir à la fois jeunesse et vieillesse ; dans l'âme, au contraire, cela est possible, puisqu'il peut y avoir en même temps vivacité et gravité. » (in *Jeunesse & vieillesse du monde*). Ici, gravité est synonyme de plénitude, maturité, sagesse. Il distingue six âges : la petite enfance, l'enfance, l'adolescence, la jeunesse, la maturité et la vieillesse. A chaque âge correspond une étape de l'humanité : d'Adam à Noé, de Noé à Abraham, d'Abraham à David, de David à la Déportation à Babylone, de la Déportation à Jésus-Christ, et, sixième étape, de Jésus-Christ à la fin des temps ? Il désigne ce dernier âge accomplissement. C'est le sixième âge. Et, là, saint Augustin, génialement, cite un verset de saint Paul qui dit, avec une très grande pénétration, et la « vieillesse du monde » et la « vieillesse humaine. » Nous ne perdons pas courage, et même si en nous l'homme extérieur va vers sa ruine, l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour « (2 Co 4,16)

Abbé Guy-Marie

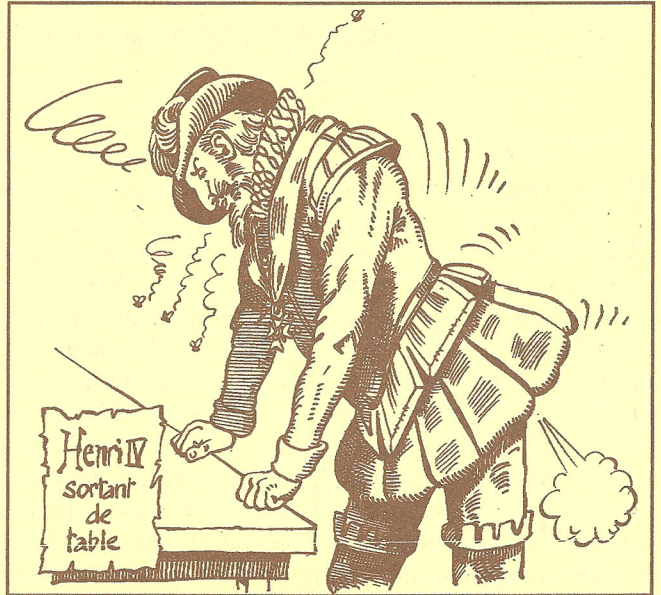


Histoire de France

par Aramis

L'un a l'air constipé, l'autre pas. L'un est gnanngnan, l'autre est braillard. L'un parle comme Charette, l'autre comme un charretier. L'un est contre Maastricht, l'autre est pour la triche. L'un vient du bord de la mer, l'autre est MRG. L'un a plein d'enfants, l'autre aussi, mais dans le dos. L'un va à la messe, l'autre au tribunal. L'un est aimé des vieux, l'autre des Jeunes. L'un est l'élu des riches, l'autre des pauvres d'esprit. L'un est de la majorité, l'autre de l'opposition. L'un c'est de la noblesse de robe, l'autre du prolo à salopette. L'un rappelle une station de métro, l'autre un revêtement de sol. L'un organise le Puy-du-Fou, l'autre creuse le puits du foot. L'un a une particule, l'autre des couilles en bronze. Tout en apparence les sépare. Mais pourtant... ils portent la raie du même côté... à droite.

Ceci n'est pas fortuit, car Villiers et Tapie sont les deux revers d'une même médaille. Leur succès respectif s'inscrit dans cette logique. Car nous avons bien affaire avec eux à deux conceptions siamoises de la politique. Si l'un incarne l'ordre moral, l'autre c'est la démerde. Ainsi, tandis que Villiers prêche pour le retour "aux valeurs", Tapie prône le système "D". Comble du comble, ce sont encore "Villiers-Pétain" et "Tapie-marché noir" qui paradedent sur nos écrans. A quel jeu pervers se livrent donc les médias au moment où partout en France l'on célèbre le cinquantième de la victoire des forces de la Liberté (ndlr : les Anglais et les Américains, avec le concours des armées de la France) sur les forces du mal (ndlr : les Allemands, avec le concours des armées de la France) ? La question est suffisamment troublante pour être posée.



H. Plumeau et R. Jacob

Pour la petite histoire, sachez que Henri III, dont nous avons évoqué la différence, est mort assassiné d'un coup de poignard (dans le dos ?) que lui porta un moine ligueur du nom de Jacques Clément. Les esprits les plus sagaces auront vraisemblablement remarqué qu'aujourd'hui, dans le gouvernement Balladur, on trouve un autre Clément, prénommé Pascal, qui a en charge les relations avec le Parlement.

Cette observation laisse légitimement supposer que l'Ancien Régime n'en était pas à un paradoxe près. Oserait-on imaginer de nos jours que Mgr Gailliot ait une descendance alors que François Mitterrand en serait privé ?

Pour le comble, le dernier des Valois désigna comme héritier un Bourbon, le roi de Navarre Henri IV, qui était exactement son contraire. Celui-ci, en effet, chose extravagante, était à la fois protestant et rigolard. Face à la difficulté qu'entraînait la conciliation permanente de ces deux contradictions apparentes, il fut obligé de choisir son camp. C'est pourquoi, plutôt que de rester protestant comme Maurice Couve de Murville ou Michel Rocard, il opta pour la franche rigo-

Henri IV un gros dégueulasse

lade et devint catholique.

Son goût déjà prononcé pour la gaudriole ne fit que croître. Elevé à l'ail et au jurançon dans son enfance, son penchant pour les saveurs corsées s'accroissait avec l'âge. Comme le dit la chanson, "ce roi vaillant eut le triple talent, de rire et de boire et d'être vert-galant". Autant dire qu'il pétait la santé. L'on remarquera cependant que tout ceci trouve une explication médicale. Car il est désormais prouvé scientifiquement que la consommation d'ail a des effets bénéfiques sur le système cardiovasculaire. Seul inconvénient à ce traitement, une digestion parfois lourde qu'accompagnent des flatuosités et une haleine difficilement supportables pour autrui en fin de repas.

Le Béarnais, lui, s'en moquait. Il était roi. Ses fréquentations devaient s'en accommoder par la force des choses. Particulièrement ses nombreuses conquêtes féminines. N'ayons pas peur des mots, Henri IV était en fait un gros dégueulasse, lubrique et fornicateur, auprès de qui Justin Bridou et

son bâton de berger pourraient aller se rhabiller.

Cette obsession sexuelle fut l'empreinte véritable de son règne. Aussi surprenant que cela puisse paraître, sa politique agro-alimentaire, elle-même, fut sous l'influence de sa propre luxure. Tandis qu'il affirmait à cor et à cri dans les campagnes qu'il voulait "mettre la poule au pot tous les dimanches", son ministre Sully renchérrissait par des allusions grossières dignes de Russ Meyer à propos de l'hypertrophie mammaire de la France rurale.

L'histoire anecdotique ne veut retenir que les bons mots de Henri IV. Libre à elle d'agir de la sorte. Mais, franchement, qu'y a-t-il de drôle dans ce propos d'ivrogne de bistrot : "Ralliez-vous à mon panaché bien blanc !" ?

Cette existence licencieuse allait lui être fatale. Un jour, sortant du Louvre, il fut poignardé par Ravallac (sans doute un mari trompé ?). Notons l'endroit : rue de la Ferronnerie, dans le quartier des Halles. Où, comme par hasard, l'on trouve pêle-mêle des sex-shops, des peep shows, des lanternes rouges et la Maison bleue.

LE LIBRE JOURNAL

de la France Courtoise



— Accueil des réfugiés politiques
au VIII^{ème} siècle —

- | | |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> ARAMIS | <input type="checkbox"/> JACQUES HOUBART |
| <input type="checkbox"/> ANNE BERNET | <input type="checkbox"/> LORO |
| <input type="checkbox"/> ANNE BRASSIÉ | <input type="checkbox"/> BERNARD LUGAN |
| <input type="checkbox"/> JÉRÔME BRIGADIER | <input type="checkbox"/> NATHALIE MANCEAUX |
| <input type="checkbox"/> CHAUMEIL | <input type="checkbox"/> PIERRE MONNIER |
| <input type="checkbox"/> JEAN-PIERRE COHEN | <input type="checkbox"/> DANIEL RAFFARD |
| <input type="checkbox"/> MICHEL DEFLANDRE | DE BRIENNE |
| <input type="checkbox"/> JOSPEH GREC | <input type="checkbox"/> VENTAVON |
| <input type="checkbox"/> PÈRE GUY-MARIE | <input type="checkbox"/> et... ADG |

**Le Libre journal
de la France Courtoise**

8, rue David d'Anvers - 75010 Paris
Tél. 42.46.44.77 - Fax 48.24.08.28

**OUI, je m'abonne au
"Libre Journal de la France Courtoise"**

DÉCADAIRE DE CIVILISATION FRANÇAISE
ET DE TRADITION CATHOLIQUE ÉCRIT PAR DES JOURNALISTES LIBRES

A cet effet j'utilise le rythme de paiement qui me convient :

- ☐ Je souscris un **premier** abonnement pour un an (34 numéros) pour un montant de **F 600,-**
- ☐ Je suis déjà abonné mais je **prolonge** d'un an mon abonnement actuel pour un montant de **F 500,-**
- ☐ J'adhère au "**Pacte-abonnement**" (voir au verso)

Le "**Pacte-abonnement**" est un engagement mutuel fondé sur la confiance entre gens de bonne foi : nous nous engageons à vous servir le "Libre Journal" pendant un an (34 numéros) sans vous accabler de rappels ou de relances.

De votre côté, vous vous engagez moralement à rester abonné pendant un an et vous nous adressez **chaque mois**, le montant de la mensualité choisie.

**Pour vous permettre de tenir à jour vos règlements
nous vous adressons une fiche sur laquelle vous inscrirez vos versements.**

Liste des mensualités du "Pacte-abonnement" proposé à mon choix :

- F 60,- par mois pendant 12 mois consécutifs
- F 115,- par mois pendant 6 mois consécutifs
- F 160,- par mois pendant 4 mois consécutifs
- F 210,- par mois pendant 3 mois consécutifs
- F 300,- par mois pendant 2 mois consécutifs

Je joins à ce coupon un chèque à l'ordre de **S.D.B.** (exclusivement) correspondant à ma première mensualité soit F et je l'adresse à :

S.D.B. 139, bld Magenta, 75010 Paris.

Vous adresserez le "*Libre Journal*" à l'adresse suivante :

M., Mme, Mlle, Prénom : Nom :

Adresse : C.P. :

Ville :

Renseignements abonnements :

tél. : (1) 42 80 09 33. Télécopie : 42 80 19 61